

**Congrégation des Sacrés Cœurs
de Jésus et de Marie**



Octobre 2008

16

Com-Union



***Sœurs et Frères SS.CC.
victimes de la violence du monde***

Couverture

Hawaï, Honolulu; Maison des Sœurs Malia O' Ka Malu: mosaïque du bateau "Marie Joseph"

Table des matières

INTRODUCTION	3
LA MISSION DE RECONCILIATION DE JESUS - NOTRE MISSION DE REPARATION: UNE REPOSE PRIANTE ET PASTORALE A LA VIOLENCE	4
<i>Patrick Lynch ss.cc.</i>	
L'EXPERIENCE DE LA VIOLENCE DANS LA VIE DE LA BONNE MERE	7
<i>Katherine Francis Miller ss.cc.</i>	
NOTRE FONDATEUR DANS LA VIOLENCE : MEDITATION DEVANT SA TOMBE	9
<i>Edouard Brion ss.cc.</i>	
L'EXPERIENCE DE SOUFFRANCE, DE PERSECUTION ET DE VIOLENCE DE LA COMMUNAUTE PRIMITIVE SS.CC.	11
<i>Jeanne Cadiou ss.cc.</i>	
“MARIE JOSEPH”: PREMIERES VICTIMES SS.CC. COURAGEUSEMENT ILS/ELLES ONT FAIT FACE AUX POSSIBLES DESASTRES NATURELS	15
<i>Dolorine Pires ss.cc.</i>	
PERSECUTION RELIGIEUSE AU PARADIS !	18
<i>Dolorine Pires ss.cc.</i>	
LES « MARTYRS DE PICPUS » RETOUR SUR UNE HISTOIRE DOULOUREUSE	21
<i>Eric Hernout ss.cc.</i>	
MARTYRS? OUI, MARTYRS	27
<i>Carlos Barahona ss.cc.</i>	
PÈRE ALFONS (WALTER) SPIX	31
<i>Stefan Gerhard Diefenbach</i>	

LA PROVINCE HOLLANDAISE DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE	35
<i>Jan Wouters ss.cc.</i>	
FRERES ET SŒURS, VICTIMES DE LA VIOLENCE DANS LE MONDE. ET EN RDC ?	39
<i>Paula Teck ss.cc.</i>	
LA MORT DE NOS FRERES ET SŒURS INNOCENTS	42
<i>André Kibeti ss.cc.</i>	
LA MORT ACCIDENTELLE DE LA SŒUR CELESTINE MPOLO	44
<i>Willy Mpia Makila ss.cc.</i>	
LA MORT EST INCOMPATIBLE AVEC LA VIE...	46
<i>Nicolas Malaba ss.cc.</i>	
LA VIOLENCE DANS LE CONTEXTE IMMEDIAT DES FRERES DE LA VICEPROVINCE	48
<i>Miguel Habacuc Ortega Moreno ss.cc.</i>	
UN 2 JANVIER 1982, AU ZAÏRE...	50
<i>Marie-Lucie Geniteau ss.cc.</i>	
PERE BOLESLAW WARTALOWICZ VICTIME DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE	53
<i>Radosław Zięzio ss.cc.</i>	

Introduction

Mars 2008

Chers frères et sœurs:

Ce nouveau numéro de Com-Union est publié sur la page web durant les jours de célébration de la Pâque. Au centre du mystère de notre foi, il y a la Croix, que nous célébrons comme l'arbre de la vie et source du salut. Mais la Croix est aussi l'expression de la mort cruelle et violente que Jésus a supportée, manifestation désolante du mystère du mal et de la haine, et souvenir permanent de la souffrance qui envahit le monde.

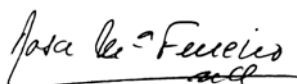
Tout au long de l'histoire de la Congrégation, beaucoup de frères et de sœurs ont vécu la violence de près et de manière aiguë. Nous ne parlons pas de ceux qui ont souffert et souffrent encore à cause de la maladie ou de la vieillesse, encore qu'ils soient une part précieuse de notre Congrégation. Ce numéro de Com-Union ne traite pas de la 'souffrance' comme telle, mais de la violence subie, et concrètement, de la mort violente infligée à des frères et sœurs à la suite d'accident, d'assassinat, ou vécue au milieu des victimes de guerres ou de désastres : pas seulement ceux que l'on pourrait considérer comme des 'martyrs', c'est-à-dire ceux auxquels on enlève violemment la vie à cause de leur foi, mais aussi tous ceux qui ont souffert de la violence et qui sont morts brutalement sans qu'il soit question de foi ; simplement, comme on dit habituellement, parce que cela a été leur destin. C'est à tous ces frères et sœurs-là qu'est consacrée cette publication.

Nous vivons dans un monde agressif, où nous il nous arrive d'être complices de la violence dans la mesure où nous-mêmes nous réagissons viscéralement contre les autres, ignorant avec mépris ceux qui nous paraissent étranges, blessant durement les autres, ou nourrissant des sentiments de rejet ou de division. De toute cette violence, nous avons besoin de nous convertir pour répondre vraiment à notre vocation de réparation et de réconciliation.

Mais pour le moment nous nous concentrons sur les 'victimes'. Nous ne prétendons pas 'mériter' quoi que ce soit, si, en certaine circonstance, nous avons subi quelque agression. Nous nous situons plutôt dans la perspective d'une solidarité avec la multitude des victimes qui peuplent la terre. A nous aussi, comme Congrégation, il nous est arrivé de partager et de subir cette souffrance provoquée par la brutalité et la violence du monde et de l'humanité. Devant tant de douleur et de malheur, il serait étrange que nous traversions indemnes et impassibles la tragédie de l'histoire.

Beaucoup de frères et de sœurs ont souffert de manière privilégiée la violence qui condamne depuis toujours une masse innombrable de personnes à une existence pleine de souffrance de d'obscurité. Les articles qui suivent nous invitent à mieux les connaître, à réfléchir sur l'implacable mystère du mal, et à regarder avec des yeux, déconcertés peut-être mais pleins d'espérance, Celui qui de la Croix nous ouvre, à nous et à toutes les victimes, la porte de la Vie.

Avec nos salutations fraternelles dans les SS.CC.



Rosa Mª Ferreiro ss.cc.

Supérieure Générale



Javier Álvarez-Ossorio ss.cc.

Supérieur Général



La Mission de Réconciliation de Jésus -

Notre Mission de Réparation:

Une réponse priante et pastorale à la violence

Patrick Lynch ss.cc.



Les quatre derniers mois, deux expériences m'ont familiarisé de manière très forte à l'impact destructif de la violence sur des individus, des familles, des communautés et des sociétés. D'abord, comme délégué de l'Independent Asylum Review ici en Angleterre, j'ai eu l'occasion d'entendre des demandeurs d'asile de divers contextes et de différentes parties du monde. Maintes et maintes fois des hommes et des femmes, souvent en larmes, ont décrit en termes vivants les coups et mauvais traitements qu'ils ont reçus, la persécution qu'ils ont endurée, l'isolement qu'ils ressentent actuellement et la crainte qu'ils éprouvent de retourner dans leur pays d'origine. Il est devenu clair pour moi que les cicatrices de violence sont très profondes et touchent tous les aspects : physique, émotionnel, familial, sociétal et international.

Le dernier jour de mon voyage au Ghana a été ma deuxième expérience. J'ai eu l'occasion de visiter le fort d'El Mina, près de Cape Coast, bâti par les Portugais. Là fut construite la première église catholique au Ghana. Après que les Portugais furent expulsés, le fort devint le centre de la traite des esclaves en Afrique Occidentale. Voyant comment et où les esclaves furent emprisonnés, entendant comment ils furent traités et voyant où ils étaient vendus et embarqués pour l'Europe et l'Amérique sans espoir de revoir leur pays ou leurs proches, je restai sans voix. J'avais ressenti la même chose il y a quelques années en visitant le Mémorial de l'Holocauste à Washington D.C.

La violence a toujours fait partie de l'histoire humaine et, tout en revêtant diverses formes (personne contre personne, groupe contre groupe, nation contre nation), mon attention ne se portera pas sur l'aspect politique, social, culturel ou moral, mais réfléchira plutôt sur la violence dans la perspective de notre foi chrétienne et de notre charisme ss.cc.

La visite du cimetière de Picpus a toujours été pour moi une expérience très émouvante. Les tombes de ceux qui sont morts à la guillotine me rappellent que notre congrégation est née en un temps de grands bouleversements sociaux et de terrible violence, mais les tombes du Bon Père et de la Bonne Mère me rappellent leur réponse courageuse et pleine de foi. La réponse de nos fondateurs fut à la fois priante et pastorale. Nos fondateurs n'ont pas fermé les yeux ou leur cœur à la réalité de la violence, mais comme St Paul ils ont vu la violence avec les yeux de la foi. Dans ses lettres Paul nous rappelle continuellement la réalité de la mort de Jésus par crucifixion. Paul ne se contente pas de dire que Jésus est mort. Toujours à nouveau il souligne que Jésus est mort sur la croix. Il parle de « *Jésus en croix* » (Gal. 3, 1) ; il parle de Jésus « *faisant la paix par le sang de sa croix* » (Col. 1, 20) ; il parle de Jésus « *obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix* » (Phil. 2, 8) ; il dit comment Jésus « *nous a réconciliés avec Dieu par la croix* » (Eph. 2, 11). Pour Paul, la crucifixion est beaucoup plus qu'un détail

historique. Pour Paul, proclamer l'Évangile inclut beaucoup plus que l'usage éloquent de paroles, il implique de proclamer un « *Christ crucifié* » (1 Cor. 1, 17). Il voit la crucifixion comme une très profonde expression de l'amour de Dieu, car « *Dieu l'a (Jésus) donné pour être la victime qui, par son sang, nous a acquis le pardon* » (Rom. 3, 25). C'est pourquoi le langage de la croix est une folie pour certains (1 Cor. 1, 18).

Comment pouvons-nous alors comprendre et donner sens au « *mystère de la croix* » dans nos vies, dans l'histoire et dans le monde dans lequel nous vivons ? Plusieurs grands philosophes ont essayé, mais je crois que le don et l'héritage de nos fondateurs en rapport à la croix est que c'est par la prière que nous apprécions et faisons nôtre le mystère de la croix. Beaucoup d'entre nous dans notre travail paroissial avons servi et accompagné des gens qui ont expérimenté les terribles effets de la violence. Quand quelqu'un meurt violemment ou expérimente la violence, cela déclenche chez ceux qui sont affectés directement ou indirectement (famille, amis, condisciples, camarades de travail, paroissiens) un tas de sentiments qu'on ne peut pleinement exprimer et de questions auxquelles on ne peut entièrement répondre. Notre point de départ SS.CC. est d'amener cela à la prière. C'est dans et par la prière, et pour nous spécialement dans l'adoration, que Dieu nous enseigne à voir le Christ dans les souffrances d'autrui et nous donne le cœur de répondre comme le Christ aux souffrances d'autrui.

Le récit de la passion par St Luc peut être une source de réflexion et de méditation particulièrement riche à cet égard. L'évangile de Luc est souvent appelé « *l'Évangile de la miséricorde et du pardon* » parce que ces thèmes sont tissés dans la description par Luc des repas avec Jésus, des miracles opérés par Jésus et des paraboles racontées par Jésus. Ces thèmes culminent dans la violence de la passion. Dans la passion, Luc, tout comme les autres évangélistes, décrit comment Jésus est brutalisé et frappé, torturé et flagellé, ridiculisé et malmené et finalement crucifié. Mais au milieu de sa souffrance, Jésus guérit l'oreille du serviteur dans le jardin de Gethsémani (Lc 22, 51), il pardonne à Pierre (Lc 22, 23), il pardonne aux gardes (Lc 23, 24) et il montre de la miséricorde au voleur repentant (Lc 23, 43). Il est même parvenu à réconcilier Hérode et Pilate (Lc 23, 12). Pour Luc, Jésus est dès lors à la fois victime de la violence mais aussi celui qui guérit la violence. On ne trouve pas mieux ailleurs. Pour Luc la crucifixion est clairement un moment du pardon de Dieu, de la grâce qui guérit et de la conversion à travers Jésus pour ceux qui sont ouverts à cela. Pour Luc, la passion de Jésus est aussi intimement liée à la prière de Jésus. De même que Jésus (spécialement dans l'évangile de Luc) adresse fréquemment sa prière à son père, ainsi aussi au moment de mourir il adresse à son père, d'abord au jardin de Gethsémani puis dans ses dernières paroles, une prière de soumission à la volonté de son père : « *Père, entre tes mains je remets mon esprit* » (Lc 23, 46). Luc semble nous inviter non simplement à lire la passion, mais à la prier, à la lire, à y réfléchir, à y entrer et à nous permettre d'être guéri et converti par elle. L'article 4 des Constitutions l'exprime bien : « *Notre réparation est communion à Jésus dont la nourriture est de faire la volonté du Père, et dont la Mission est de réunir par son Sang, les enfants de Dieu dispersés* ».

Mais notre mission et notre réparation nous invite à aller plus loin : « *Nous nous sentons solidaires, aussi, des hommes et des femmes victimes du péché du monde, de l'injustice et de la haine* » et de « *collaborer avec tous ceux qui, animés par l'Esprit, travaillent à construire un monde de Justice et d'Amour, signe du Royaume* » (art. 4). Nos fondateurs aussi n'ont pas été aveugles à la réalité et à l'horreur de la violence ni glacés d'effroi par l'expérience de la violence. Comme Jésus, notre mission réparatrice commence dans la prière mais s'exprime ensuite dans la guérison et la réconciliation. Nulle part Jésus ne parle plus clairement de notre mission et notre ministère de réparation que dans la parabole du bon samaritain (Lc 10, 25-37).

En lisant l'histoire du bon samaritain il est important de noter que l'incident a lieu lors du voyage de Jérusalem à Jéricho. Pour les juifs, Jérusalem était la cité de Dieu, le centre de leur foi, de leur culture et de leur identité. Jéricho, d'autre part, était une cité très mondaine. Le fait que l'homme était en route de Jérusalem à Jéricho a pour Luc une signification tant spirituelle que géographique. Ensuite, il est bon de se rappeler aussi que les samaritains étaient méprisés par les juifs. Ils étaient considérés comme des hérétiques et des étrangers. Enfin, on a intérêt à se rappeler que Jésus est en train de parler à un légiste. A cette époque, beaucoup de juifs, spécialement ceux qui étaient versés dans la loi, croyaient que le salut était obtenu en premier lieu par la connaissance et l'observation de la loi.

La parabole du bon samaritain nous rappelle qu'il ne suffit pas de savoir (comme le légiste) que faire ; nous devons actuellement y répondre et le faire. Si nous examinons de près l'histoire, nous voyons que le samaritain « voit » les effets de la violence et il « réponds » immédiatement à la souffrance et à la peine ressentie par l'homme. De plus, il « *met en place une structure* » pour guérir les blessures et cicatrices de la violence. Le samaritain voit la peine et la souffrance du l'homme qui été frappé, mais aussi il se laisse toucher par cette souffrance. Contrairement au prêtre et au lévite qui étaient trop occupés, il s'arrête, il écoute et répond avec attention et compassion et alors il se tient avec le souffrant. Il ne se limite pas à conduire l'homme à l'hôtel, il revient sur ses pas pour s'assurer de sa guérison. La parabole du bon samaritain est un appel à la conversion, à la compassion et à l'engagement ; un appel à « voir » la souffrance de notre monde, un appel à « répondre » avec compassion à cette souffrance et un appel à « être solidaire » ave ceux qui souffrent ; un appel qui se retrouve dans nos Constitutions : « *La foi nous pousse à accueillir et à servir Jésus lui-même qui souffre dans les victimes de la cupidité et de l'injustice des hommes jusqu'à la fin des temps* » (art. 30, 4).

Notre Congrégation a fièrement témoigné de cette appel à donner témoignage à l'amour guérissant et réconciliant de Dieu face à la violence et envers ceux qui ont expérimenté la violence durant de nombreuses années et dans toutes les parties du monde : France et Espagne, Allemagne et Pologne, Mozambique et Congo, Chili, Colombie et Argentine, Indonésie, Chine et plus récemment Inde. Comme la mission de Jésus, notre mission de réparation et de réconciliation est à la fois de prière et de pastorale. C'est l'appel à « voir » la présence du Christ dans ceux qui souffrent et « d'être » la présence du Christ pour ceux qui souffrent ; un appel qui a été magnifiquement résumé par la commission chilienne de spiritualité :

« Dans le silence de nos petites chapelles, nous pensons aux événements de la vie terrestre de Jésus, de sa naissance à sa mort, contemplant en eux la souffrance de nos peuples et les travaux de nos frères dans les Sacrés Cœurs...Nous demandons au Christ Ressuscité, mystérieusement vivant dans le pain offert, qu'il redonne du courage aux pauvres et aux malades, aux affligés et aux abandonnés. Là, nous nous sentons solidaires de la Passion que le Christ souffre dans l'Histoire que nous sommes en train de vivre. Notre force missionnaire est là... dans ce même Christ vivant et livré que nous adorons. C'est Lui qui nous donne l'unité entre frères, la force pour tout quitter, et la joie de porter son Message à ceux qui sont loin de nous »

(dans « *Notre vocation et mission* », pp. 167-168
Patrick Bradley ss.cc.)

L'expérience de la violence dans la vie de la Bonne Mère

**« Heureux ceux qui sont persécutés quand ils agissent en toute droiture,
le Royaume des Cieux est à eux »**

(Mathieu 5, 10)

Katherine Francis Miller ss.cc.



Née le 11 août 1867, Henriette Aymer de la Chevalerie conduisait depuis son plus jeune âge une vie de bien-être et privilégiée. La mort de son père quand elle avait dix ans, introduit la réalité de la Croix dans sa jeune vie, mais sa mère s'assura qu'Henriette profitait des choses agréables que la vie lui offrait en termes d'enseignement, de mode et de statut social. Avec le titre de Comtesse de Malte et à la personnalité charmante, Henriette pouvait aspirer à un mariage prestigieux et une vie confortable. Mais la réalité changea drastiquement, quand la révolution éclata en France.

De 1787 à 1794, des centaines de personnes de la noblesse et du plus haut clergé ont été exécutées et des milliers bannis, y compris deux frères d'Henriette, Louis et Dominique. La ville de Poitiers, où Henriette et sa mère vivaient, a vu plus de trente personnes guillotines entre 1792 et 1794.

Pendant cette période de rébellion violente, Madame Aymer de la Chevalerie et sa fille, Henriette, restèrent courageuses et fermes dans leurs convictions. En défiant la loi des révolutionnaires, elles cachaient dans leur maison de Rue des Hautes Treilles les prêtres qui refusaient de jurer serment de fidélité à l'état. Dénoncées par un serviteur, les femmes furent arrêtées le 22 octobre 1793 et placées aux Hospitalières, prison de Poitiers, jusqu'au 11 septembre 1794. Quotidiennement, elles risquaient de perdre leur vie sur la guillotine.

Face à la persécution, Henriette aurait pu réagir, comme tant de ses pairs ont fait en prison, avec refus, découragement et désir de vengeance. Au lieu de cela, la période qu'Henriette passa en prison fut l'occasion d'un changement profond dans son cœur. Elle prit le temps de poser un regard sérieux sur sa vie, et, à la lumière de la grâce de Dieu, éprouva un changement radical : elle livrait totalement sa vie à Dieu. Gabrielle de la Barre écrit dans ses Mémoires sur la Congrégation des Sacrés-Cœurs : « Une fois que la jeune comtesse avait fait une confession générale de sa vie et avait reçu la communion, elle ne dévia jamais de son chemin choisi ».

Dans ses enseignements, aussi bien que par ses actions, Jésus nous défie à pardonner ceux qui nous blessent, et aller à la rencontre de tous avec amour compatissant :

« Vous avez entendu qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain et tu ne feras pas de cadeau à ton ennemi. Mais moi je vous dis: aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. C'est ainsi que vous serez les fils de votre Père des Cieux, lui qui fait briller le soleil sur les

méchants comme sur les bons, et qui fait pleuvoir pour les gens honnêtes comme pour les malhonnêtes. Donc vous, vous serez parfaits comme votre Père du Ciel est parfait » (Mathieu 5, 43-45 ; 48). *« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font »* (Luc 23, 34).

La Bonne Mère n'a jamais utilisé les mots, *« Père, pardonne-leur »*, mais sa vie en prison et au dehors était un témoignage de l'amour pardonnant que Jésus demande à tous ceux qui désirent le suivre. En prison, Henriette devint amie d'une femme noble qui soutenait la cause de la révolution. Elle avait renoncé à son titre de noblesse et s'était convertie en une simple « citoyenne » mais se trouvait alors emprisonné avec Henriette et était dédaignée par les autres prisonnières. Henriette voulut être proche d'elle dans sa désolation et abandon. En prison, il y avait aussi la fille du geôlier. Henriette aurait pu considérer le geôlier un persécuteur et ainsi éviter sa fille. Au lieu de cela, elle passa son temps avec la fillette, lui montrant bonté et amour.

Même après sa sortie de prison, Henriette a connu la persécution de types divers. D'abord, elle fut chassée par les membres de l'Association du Sacré-Cœur qui pensait que son ancienne vie mondaine n'était pas apte à leur groupe. La communauté primitive vivait dans la crainte constante d'arrêts par la police et devait cacher ses activités.

Quelle fut la réponse d'Henriette à toutes ces formes de persécution ? S'accrocher à l'Amour de Dieu révélé dans Jésus et Marie et porter à terme la volonté de Dieu. Avec le Père Coudrin, Henriette s'est entièrement consacrée à la réparation des ravages que la violence a enfreint sur la société de son temps. Par l'adoration Eucharistique, elle et la communauté qu'elle a fondée, contemplaient l'Amour rédempteur de Dieu en Jésus. De cette source d'inspiration et d'énergie, viendrait le pouvoir d'agir au nom de Christ dans le monde. Prêcher, l'éducation, le travail missionnaire couleraient de cette source pour construire le Royaume de Dieu. Dans le film la Passion de Jésus il y a une scène où Jésus, sur le chemin au Calvaire, est écrasé à terre par la croix. Sa Mère Marie court vers lui, leurs regards se croisent quand il lui murmure : *« Regarde, Mère, je fais toutes les choses nouvelles ! »*. C'est cette même vision, cette même énergie qui a travaillé en elle comme à travers l'expérience de la persécution et la violence dans sa vie.

Nous regardant aujourd'hui, nous pouvons nous demander, *« Est-ce que je subis la persécution à cause de la justice ? » « Subissons-nous, comme communauté, la persécution ? »* Si je/nous ne souffrons pas, est-ce parce que je/nous vivons dans un monde juste ? Ou est-ce parce que nous nous sommes adaptés tant au « status quo » que je/nous ne faisons pas vraiment de différence. Henriette est restée ferme contre l'injustice de son temps avec des actes de justice. Que suis-je appelé à faire ? Que sommes-nous appelés à faire comme communautés et comme Congrégation ?

Notre Fondateur dans la violence :

méditation devant sa tombe

Edouard Brion ss.cc.



Cher Bon Père, ce 27 mars, dans ce tombeau, où je me transporte en pensée, cela fait 171 ans que tu y reposes. Plus du double de la longueur des 69 ans de ta vie. Comme la Bonne Mère et d'autres de la Congrégation à tes côtés, te voilà définitivement lié aux corps qui t'entourent dans ce cimetière. S'ils se trouvent rassemblés dans cet enclos, c'est pour avoir été mêlés aux « horreurs de la Révolution ». Parmi les nombreuses victimes qui peuplent les fosses communes au fond du jardin se trouvent certains membres de leurs familles. Ils ont voulu reposer près d'eux.

Les noms de ces *victimes*, plus de mille, tu les avais tous les jours sous les yeux, sur les murs de la chapelle de Picpus. La plupart étaient des gens du petit peuple. Chateaubriand le soulignait déjà dans ses « Mémoires d'outre-tombe » : *Contre un prêtre et un noble, la Convention immola des milliers d'ouvriers dans les dernières classes du peuple : c'est dont on ne se veut jamais souvenir* (IV, 11, 2). Ton adoration, comme celle des sœurs, se voulait réparer perpétuellement pour ces crimes.

« *Conduit comme par la main* » par Dieu, tu avais pu échapper à ces violences révolutionnaires, comme ces familles des guillotins qui entourent ta tombe. En fait, seulement les membres des familles riches ou nobles. Est-ce que ça ne te dérange pas ? Sans être pauvre, tu n'étais pas de ce milieu aristocratique. Mais tu étais viscéralement attaché à la monarchie légitime, aux Bourbon, et profondément blessé par les violences qui les touchaient.

On le vit lors de l'assassinat, le 10 février 1820, du Duc de Berry, le candidat au trône. Plus grave encore : l'avenir de la monarchie était compromis, car il n'avait pas de fils. Une semaine plus tard, dans une circulaire à tous les frères et sœurs de la Congrégation, et pas seulement aux supérieurs et supérieures comme d'habitude, tu poussas un cri de douleur : « *Lorsque par nos vœux et nos prières nous sollicitons le retour de nos Princes, pouvions-nous croire que l'un d'eux, celui-là même sur lequel reposait le plus doux espoir de la France, rougirait de son sang la terre où régnèrent ses aïeux ? Les doctrines impies, qui ont préparé ce funeste événement, nous menacent de nouveaux malheurs. Après un crime si détestable on peut s'attendre à tout. Oui, nos bien-aimés frères et nos très chères sœurs, nous ne pouvons nous le dissimuler. Les ennemis de l'Autel et du Trône forment encore des projets sinistres. Ce n'est pas assez pour eux de l'auguste Victime qui vient d'être immolée. Ils veulent que la famille de nos Rois disparaisse tout entière, que la Religion soit anéantie.* » (Annales, n° 23, p. 189). Aussi tu demandas des prières pour le défunt, *digne neveu du Roi martyr*, Louis XVI, et afin de fléchir la colère de Dieu contre la France. Plus tard, tu auras certainement été soulagé en apprenant, quelques mois plus tard, la naissance posthume d'un fils de la victime, le duc de

Bordeaux, futur Henri V. L'avenir de la monarchie légitime semblait assuré. Mais cette consolation sera de courte durée. A partir de Rouen, tu partageras les violences et les destructions subies par Picpus durant la révolution de 1830 et tu verras monter sur le trône un usurpateur : Louis-Philippe.

Quelques années plus tard, tu rejoindras dans cette tombe ces grands, parents ou alliés de victimes de la Révolution, comme La Fayette, qui avait lui-même commencé cette révolution, selon la remarque de Chateaubriand ; ou comme Mathieu de Montmorency, collègue de La Fayette à la Constituante, partisan de l'abolition de la noblesse lors de la Révolution, puis défenseur de la monarchie sous la Restauration, ministre des affaires étrangères et surtout grand maître des « chevaliers de la foi », un de tes proches à ce dernier titre, cher Bon Père (Lestra II, 302-303). Aujourd'hui encore, les descendants de ces familles continuent à se faire inhumer dans cet enclos. Lors de la session Picpus de l'an dernier j'ai vu de loin le convoi d'un amiral, enterré juste à côté de la tombe de La Fayette.

Au terme de cette brève méditation devant ta tombe, ma pensée va vers les violences qui viennent de toucher ta famille, notre famille, dans l'Etat d'Orissa, en Inde. Que la paix dans la justice parvienne à s'y frayer un chemin. Me souvenant de mon dernier voyage en Terre Sainte, ma prière reprend le chant de Théo Mertens : *Et que la paix enfin résonne en vérité, non en rêve, et que la paix enfin résonne jusqu'aux collines de Judée...* Je me souviens aussi des petits cailloux que nous avons déposés sur ta tombe à la session Picpus 2007 et qui ont été échangés entre nous comme signes d'unité et de prise en charge mutuelle. Qu'ils soient de petites pierres d'attente d'un monde de justice, de paix, de non violence et d'amour. Au revoir, Bon Père, repose en paix.

L'expérience de souffrance, de persécution et de violence de la communauté primitive SS.CC.



Jeanne Cadiou ss.cc.

Lorsque j'ai été sollicitée pour écrire un article dans ce numéro de *COM-UNION*, il me fut spécifié de faire une « *présentation historique et réelle* », et qu'il ne s'agissait pas tellement de montrer comment nos Frères et Sœurs se sont affrontés à la violence, mais plutôt comment elle fut présente dans leur quotidien.

L'histoire de France révolutionnaire est très complexe. Je n'aborde ici que quelques aspects, tâchant de reconstituer, à travers quelques flashes, l'ambiance dans laquelle vécut la communauté primitive, principalement à Poitiers et Paris.

Tout avait pourtant bien commencé... Dans les rues de Poitiers, on entendait chanter :

*Enfin les beaux jours de la France
Vont ranimer notre espérance
Et mettre fin à tous les maux.
Vivent les États généraux. (bis)*

Les carillons des églises de France sonnaient à toute volée. Elle semblait arrivée l'heure où les lourdeurs de l'Ancien Régime et tout ce qui demeurait de la féodalité allait être balayé pour laisser place à plus de justice. Le 8 août 1788, le roi Louis XVI avait convoqué les États généraux pour le 1^{er} mai suivant et invité le peuple français à lui faire part de ses doléances. Pourtant, dès les premiers jours de l'Assemblée, le conflit parut inévitable entre les élus de la noblesse et du clergé - ordres privilégiés - et ceux du Tiers État. Rapidement, les passions s'exaltèrent, la révolte se mit à gronder à Paris, la Bastille fut prise. Dans la capitale, des barricades furent élevées, des tranchées ouvertes. Bientôt le roi, qui un temps avait refusé d'employer la force contre l'Assemblée, apparaît comme déchu quand Bailly, maire de Paris, le décore de la cocarde tricolore, symbole de « *l'alliance auguste et éternelle entre le monarque et le peuple* ».

La révolte gagne villes et campagnes : des bureaux de douane sont saccagés, des barrières d'octroi incendiées, les transports surveillés, les carrosses fouillés. Fin juillet 1789, le tocsin jette l'alarme de clocher en clocher et la Grande Peur s'empare des villages les plus reculés, cédant au penchant universel à exagérer les nouvelles sinistres dans les temps de calamité.

Au cours des mois, des années qui suivent, l'Assemblée Constituante tenta de reconstruire la France à travers une certaine rationalisation des institutions : la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, la *Constitution civile du clergé*, une décentralisation administrative et quelques réformes.

La fuite du roi, le 21 juin 1791, fut un événement décisif : elle confirmait l'opposition inconciliable de la royauté et de la nation révolutionnaire qu'était devenue la France. On allait vers le chaos. Déclaration de guerre à l'Autriche (20 avril 1792), revers militaires retentissants, craintes et incapacités des dirigeants en place aboutissent à une suspension du roi et à la convocation d'une Convention chargée d'élaborer une nouvelle Constitution. Ère de changement, ère d'insécurité et d'instabilité. Certains historiens parlent de chaos.

C'est dans cette ambiance lourde et passablement hostile à tout ce qui est d'Église qu'ont grandi tous les membres de la future communauté primitive de la Congrégation des Sacrés Cœurs. Comment ne pas être marqué à tout jamais, pour le meilleur comme pour le pire, par des événements de violence, voire de haine et de persécution ?

Plus d'un frère, plus d'une sœur, issu de l'aristocratie ou non, avait vu des membres de sa famille devoir émigrer, être poursuivis, des propriétés saccagées, confisquées, des amis et connaissances être arrêtés, mis en prison, bafoués. Personnes et fortunes étaient sans cesse en danger. Combien d'entre eux ont été frappés de plein fouet par des nouvelles comme celle de l'arrestation de ces « *receleuses de prêtres fanatiques* » dont fut accusée Sœur Ave, responsable de l'hôpital des Incurables, à Poitiers, mise au pilori à deux reprises ?

Suspension des vœux de religion (2 novembre 1789), interdiction du costume religieux (6 avril 1792), fermeture de tous les couvents de femmes (1^{er} octobre 1792), autant de lois qui firent grand dégât et marquèrent pour longtemps et qui, de quelque manière, subordonnèrent l'Église à l'État.

À cette époque de l'histoire de France, la haine suscitait dégâts et dégoûts mais, à certains moments, paraissait triompher. Combien de pages tachées de sang ont été écrites et tournées ! Ce fut une époque où « *il faisait nuit* » à Coussay-les-Bois et au grenier de La Motte d'Usseau... « *Il faisait nuit* » à Saint-Georges-de-Noisné... « *Il faisait nuit* » dans la prison des Hospitalières à Poitiers... « *Il faisait nuit* » à Montbernage tout comme à la Grand'Maison... Sur les routes de France, dans les villes et les campagnes, il fera encore nuit... Et la nuit se prolongera à Mende, à Cahors, à Paris. Il faisait aussi très nuit sur la Place du Trône à Paris, spécialement autour des fosses communes creusées et emplies au fond de la propriété des Augustines achetée en 1796 par les Sieurs Le Jemtel et Cordival. Dans ce contexte d'obscurité, de persécution tragique et de violence particulièrement inhumaine, la Congrégation des Sacrés Cœurs a vu le jour.

Les tracasseries dès l'installation de la petite communauté rue des Hautes-Treilles à Poitiers, obligent à être perpétuellement aux aguets. « *Pendant quelque temps, on avait à redouter les visites nocturnes des impies, et l'on appréhendait d'être surpris. Pour éviter ce danger, surtout quand on avait de plus fortes raisons de craindre (et cela arrivait fréquemment), la Vénérable Mère, après être restée trois ou quatre heures devant le Saint Sacrement, passait le reste de la nuit dans un grenier, dont la lucarne donnait sur la rue, regardant si elle ne verrait pas arriver les agents de la police. Là, en sentinelle pendant que la petite communauté dormait ou priait Dieu, elle veillait avec un grand soin pour s'assurer que les gendarmes ne rôdaient pas autour de la maison, pour essayer de la surprendre.* » (Hilarion Lucas 'La Bonne Mère - sa vie' - p. 28). Des nuits blanches d'angoisse et de prières. La suspicion était le lot de chaque jour, on dénonçait sans vergogne. Même si on vivait sur ses gardes, il arrivait que l'on soit pris par surprise. C'est ainsi, rapporte Hilarion que « *au commencement de 1798, les révolutionnaires firent une recherche. La Mère Henriette se sauva en escaladant les murs avec quelques*

Sœurs. Les agents du gouvernement interrogèrent le jardinier de la maison. Ce bonhomme avoua simplement que la Messe avait été dite dans la maison et qu'il l'avait servie. M^{lle} Lussa de la Garélie, qui était censée maîtresse de la maison parce que des mesures de prudence l'exigeaient, fut arrêtée et conduite en prison. » (Hilarion Lucas 'La Bonne Mère - sa vie' - p. 29)

Quel paradoxe et quel sacrifice ce devait être, pour la communauté naissante qui se voulait « *adoratrice* », de n'avoir « *pas toujours la Messe à la maison parce que la persécution subsistait encore.* » (Témoignage de Sœur Geneviève Pigeau cité dans « *La Bonne Mère - Sa vie* » de Hilarion Lucas, p. 36).

C'était l'ambiance générale car un principe fondamental et vraiment révolutionnaire de l'église née de la Constitution civile du clergé était l'élection des prêtres par les citoyens ; ce qui avait valu au Père Coudrin de devoir s'enfuir du village de Coussay-les-Bois le 8 avril 1792, après la grand'messe du jour de Pâques, pour se mettre en sûreté et vivre dans son obscure cachette de La Motte d'Usseau de mai à octobre 1792. De plus, dès 1790, il avait été décidé de refondre le réseau des paroisses : ainsi à Poitiers les vingt-quatre paroisses avaient-elles été ramenées à six, ce qui signifiait fermetures de nombreuses églises. « *On a donné un coup de massue aux fanatiques et aux dévotes de Poitiers en fermant les églises* ». Suzanne Geoffroy fait allusion à cet événement dans son récit de la naissance de l'Association du Sacré-Cœur, ce groupe pieux qui se réunissait dans la clandestinité. Enfin, après le décret du 26 août 1792 qui laissait quinze jours aux prêtres réfractaires pour sortir de France, beaucoup avaient pris le chemin de l'exil.

La période de la Terreur, du 2 juin 1793 au 27 juillet 1794, concentre les passions et les haines, et certains hommes se font remarquer par des positions extrémistes et s'imposent souvent brutalement pour démasquer et épurer. Ce temps voit l'apogée de la persécution des prêtres où les déportations aux pontons de La Rochelle signifiaient, pour beaucoup, une mort lente et, pour tous, un supplice indigne. Les ecclésiastiques malades et âgés étaient gardés entassés dans des collèges et couvents, improvisés pour servir de prisons.

En 1797, le traumatisme n'est pas totalement guéri et on assiste encore à quelques flambées terroristes à Poitiers. Le paysage ecclésial a totalement changé : plus de deux cents maisons et bâtiments conventuels ont été mis aux enchères et vendus comme biens nationaux. D'autant plus paradoxale l'ouverture d'un nouveau couvent rue des Hautes-Treilles... alors que, dans les rues de Poitiers, on voit encore passer des prêtres arrêtés et enchaînés, honteusement fouillés avant d'être déportés... La Grand'Maison n'est pas un lieu sûr : aussi la Bonne Mère, avec l'aide du menuisier, s'ingéniait-elle à bâtir trappes et cachettes où l'on pouvait disparaître à la moindre alerte. Mais il y avait aussi le salon disposé et orné pour célébrer la messe. Augustin Coudrin, neveu du Fondateur, rapporte dans son Journal : « *Le tabernacle ne paraissait pas ; en frappant un léger coup sur le trumeau séparant deux croisées et à gauche de l'embrasure de la croisée de droite, un panneau de la boiserie s'ouvrait et l'on voyait l'intérieur du tabernacle.* » Dans le monastère, pas de cloître, pas de stalles ; sur les chaises du salon transformable et transformé en chapelle, les Sœurs sont à la fois ferventes adoratrices et fines brodeuses.

Rien d'étonnant de lire dans la circulaire du Bon Père annonçant l'approbation des premières Constitutions : « *Notre Institut a commencé dans le temps où le sang des serviteurs de Dieu coulait sur les échafauds. Nous avons été conservés pendant les quatorze années du*

gouvernement d'oppression, aidés de la faveur du Ciel, nous avons pu soustraire à une police astucieuse et perfide, la connaissance de notre Institut et surtout les rapports de nos divers établissements... »

Hasard ou Providence ? C'est sur un lieu d'hécatombe que la graine tout juste germée en Poitou fut semée à Paris, après le Concordat de 1802, dans le sol de Picpus. Ni les Fondateurs, ni les premiers Frères et Sœurs, Parisiens d'adoption, ne mentionnent vraiment l'état du lieu où avait été versé tant de sang, humiliées tant de familles, dépouillés tant de corps. Mais l'esprit de réparation régnait, la prière suintait... La flamme de la révolte n'était pourtant pas totalement éteinte et il est facile d'imaginer que la présence des fosses communes « *dans le fond du jardin* » n'était pas totalement inconnue.

Durant l'ère napoléonienne, la suspicion régnait partout, les persécutions se renouvelaient pour les établissements religieux. Le P. Hilarion Lucas rapporte différents faits dans ses Mémoires.

Dès le 10 mai 1805, quelques semaines après l'arrivée des Sœurs à Picpus, un premier agent se risque dans le couvent et remarque « *un terrain remis en culture, avec beaucoup de plantations. Dans le milieu... du bâtiment principal... existe un petit oratoire avec une inscription latine sur le frontispice... Une ou deux messes s'y disent tous les jours, deux ou trois le dimanche* ».

C'est ainsi que « *en octobre 1808, le maire de Sées (Fondation en 1807) dénonça les deux maisons que nous avons dans cette ville, comme tenant à une corporation religieuse dont les chefs résidaient à Paris* ». Dans cette petite ville de province, les Sœurs doivent se disperser parmi les fidèles à la messe de la cathédrale.

En 1812, la maison des Frères de Paris fut dénoncée au Conseil d'État comme une réunion dangereuse qu'il fallait dissoudre.

Au cours de cette même année, l'Université, fondée par Bonaparte, voulait mettre la main sur toute l'éducation. Le recteur de l'Académie de Cahors tourmenta le Directeur de l'école et voulut le contraindre à envoyer ses élèves suivre les cours au Lycée.

À Mende, le Préfet persistait à vouloir soumettre la maison des Sœurs à l'Inspection de quelques dames nommées par lui, leur donnant le droit d'examiner le pensionnat, de visiter les dortoirs et même la cuisine.

Les années qui suivirent la chute de Napoléon ne furent guère plus tranquilles. À Cahors, où les Sœurs étaient installées dans l'ancien couvent des Mirepoises, le commandant de la garde nationale voulut obliger Sœur Françoise de Viart, Supérieure de la maison, d'arborer le drapeau tricolore. En février 1831, la maison de Picpus fut dévastée, des Frères furent emmenés au poste de la garde nationale du faubourg Saint-Antoine, et les autres prirent la fuite. Les soldats de la garde demeurèrent dans la maison pendant trente six heures et, insiste Hilarion, « *se permirent pendant tout ce temps les propos les plus impies et les plus infâmes.* »

Persécutions, violence ont engendré bien des souffrances dans la France de nos origines. Jusqu'à quel point la majorité de nos Frères et Sœurs en ont-ils été les témoins oculaires ? Difficile d'apprécier. Et les informations ne circulaient pas comme de nos jours...

« Marie Joseph »: premières victimes SS.CC.

Courageusement ils (elles) ont fait face aux possibles désastres naturels

Dolorine Pires ss.cc.



Nous pouvons être d'accord pour dire, que, lorsque nous écoutons le mot « violence » nous sommes inclinés à la relationner tout d'abord avec des forces qui causent un mal physique aux êtres humains -, guerre, terrorisme, et mauvais traitements de toute sorte. En plus, la violence peut aussi être expérimentée par cause des forces naturelles, tels que les tremblements de terre, les ouragans, les inondations, les naufrages, etc..

C'est dans ce dernier sens que nous pouvons unir la perte tragique du bateau missionnaire *Marie Joseph*, au thème de la violence. Même si certains détails du désastre se maintiennent inconnus, la plupart de nous, nous connaissons l'histoire de, comment un groupe de religieuses et religieux des SS.CC. se sont embarqués dans un voyage dangereux par mer aux lointaines îles Sandwich situées dans la vaste étendue de l'Océan Pacifique.

Lorsque le bateau a quitté le port de Saint Malo en France, le 15 décembre 1842, ce groupe de pionnières et de pionniers, devait être fort conscients qu'ils allaient éprouver pas mal d'inconforts à bord du bateau pendant le voyage qui devait durer plusieurs mois, entassés, mal à l'aise tout en partageant très peu d'espaces ; repas médiocres, maux de mer, nausées le cafard du propre pays. Ils devraient aussi connaître les problèmes de la navigation, pas très avancée en ce temps là, surtout au moment de forts orages. Ils devaient aussi avoir connaissance des naufrages des bateaux jamais arrivés au bon port, ainsi que le danger du passage dangereux et obligé du Cap de Hornos. Après tout, en 1834, l'Evêque Rouchouze avait fait le voyage de France jusqu'aux bases des missions en Sud du Pacifique. En plus, il venait de rentrer en France de la mission de Honolulu, et très récemment il avait expérimenté les difficultés et menaces qu'un pareil voyage comportait.

C'est ainsi, qu'avec une indomptable énergie et un admirable zèle missionnaire que les missionnaires pionniers se sont embarqués dans cette dangereuse aventure. A ce moment là, n'existait pas le Canal de Panama, et les organisateurs du voyage, savaient bien des dangers auxquels ils devraient faire face en naviguant à travers le Détroit de Magallanes, particulièrement en hiver. Cela explique leur décision d'initier le voyage au mi décembre, lorsqu'il serait l'hiver à l'Hémisphère Nord et l'été en Hémisphère Sud.

Comme c'est différent de voyager maintenant d'il y a cent soixante ans ! Maintenant nous pouvons faire de longs voyages internationaux en quelques heures, assis avec un confort relatif, où, pendant le voyage on nous sert à manger et on essaie de nous distraire. Dans certains cas, nous pouvons même nous mettre en contact avec nos familles, nos amitiés par téléphone ou computer. C'est vrai qu'il y a toujours un certain risque lorsque nous prenons un avion, mais une technologie plus avancée nous rassure avec une communication électronique

instantanée. Des informations sur les conditions climatologiques dangereuses peuvent être annoncées et contrôlées avec le radar

Ceci n'était pas possible en 1842. On peut comprendre la difficulté pour nous, en 2008, d'imaginer l'énorme préparation qu'un voyage si long exigeait. Considérons seulement l'affaire des repas. Il fallait apporter des provisions pour des mois dans la mer avec très peu de possibilités de faire des escales pendant le voyage. Ils auraient besoin d'une poêle énorme non seulement pour faire le pain et pour préparer les repas avec le peu de denrées disponibles, mais aussi pour distiller l'eau de la mer. On nous a raconté que de grandes caisses en bois servaient de basse-cour pour les animaux de ferme, tels qu'une chèvre, un gros cochon, des lapins, des pigeons, et soixante trois poules.

Sans se préoccuper du danger possible, le groupe de pionniers s'est embarqué pour leur voyage missionnaire. L'Evêque Rouchouze en particulier a dû initier ce voyage avec beaucoup d'espoir et de joie. Il avait reçu ce qu'il était allé chercher en Europe pour sa jeune mission au Sud du Pacifique et dans les Iles Sandwich : un bateau qui faciliterait la communication entre les missions et l'Europe, ainsi que, entre Honolulu et les missions plus au sud en Océanie Orientale ; six prêtres ; un sous-diacre ; sept frères, (entre eux, deux de la même famille Coulanges), et les dix premières sœurs des SS.CC. Un jeune du pays voyageait avec eux.

A bord il y avait des provisions diverses et dont on avait grand besoin : (des récipients sacrés, des vêtements, des missels, de l'eau bénite, des statues ... etc.), aussi du matériel pour l'éducation, principalement des livres de texte.

Malgré le mal de mer, les nausées et les orages qui ont risqué de les conduire vers le nord, près des côtes irlandaises, le bateau *Marie Joseph* continuait toujours en direction sud. Dans un mois, à peu près, ils ont pu débarquer à San Thiago, l'île principale des îles de Cabo Verde. Là les fruits et les légumes frais ont été les bienvenus, et on a pu ajouter d'autres provisions pour la nourriture des passagers.

A mesure que le temps passait, la chaleur augmentait en annonçant l'approche de l'équateur. A ce moment du voyage une tragédie s'est cernée sur la communauté avec la mort subite de la sœur Calliste le Gris, un mois avant de faire ses 25 ans. Refusant de jeter son corps à la mer, le Capitaine accepta que le bateau se dirige vers l'île de Santa Catarina, près des Côtes du Brésil. Sœur Calliste fût ensevelie à Florianopolis le 23 janvier 1843. Le jeune natif décédé pendant que le bateau était dans le port, fût aussi enseveli dans l'île.

Jusqu'à date récente, on ne savait pas avec exactitude le jour où le *Marie Joseph* sortit du Brésil vers le sud, mais la découverte assez récente du journal du Père Saturnino ss.cc. (Rio de Janeiro 1843), spécifie le 19 février comme la date du départ. Une fois le bateau parti, on n'a plus de nouvelles. Même s'il y a eu des recherches de la part des gouvernements de France et du Chili, sa disparition continue d'être un mystère. Il y a eu des suppositions, mais aucun fait n'a pu les confirmer. Par exemple, un écrit circulait en disant qu'un bateau avait été perçu quelques miles au sud du Cabo de Hornos, mais sans possibilité d'identification. Le 6 mars 1843, un autre courrier disait qu'un bateau avait été vu très loin, vers le sud ; qu'il était entouré de plus ou moins vingt icebergs ; que le mât se trouvait cassé et au dessus se trouvait une croix, qu'il avait perdu ses voiles, pendues comme de signaux d'affliction. Si c'était le *Marie*

Joseph, nous pouvons imaginer la mort lente à cause de la faim et la température de gèle que tous ont dû supporter,

Supposons que ce bateau n'était celui des missionnaires, ou bien, qu'ils aient pu se libérer des icebergs que les emprisonnaient, Alors ? Des rumeurs coururent aussi en mentionnant que quelques étrangers arrivés sur les plages des différentes îles du Pacifique, furent tués par les natifs peu amiables ou avec peur. (Plus de détails sur ces rumeurs peuvent être trouvés dans le feuillet intitulé *Recouvert par le mystère*, publié par les sœurs de la Province du Pacifique en l'année 2000 pour commémorer les 200 anniversaires de la fondation de la Congrégation des SS.CC.)

Ainsi nous pouvons nous demander : Comment est-ce qu'un désastre naturel dans la mer a réclamé la vie des héroïques premiers missionnaires des SS.CC ? Réellement, personne au monde ne le sait. Cette information nous attende au ciel. Le registre du port de Saint Malo d'où le bateau est parti dit simplement : « *Marie Joseph* numéro 679, Capitaine O'Sullivan. Absent et sans nouvelles. On le suppose perdu avec passagers et charge. »

Néanmoins, un fait duquel nous pouvons être sûrs c'est que : les vingt-cinq religieux et religieuses des SS.CC. qui se sont embarqués dans ce malheureux bateau, furent motivés par le courage et le zèle missionnaire. Tout en se faisant violence avec grande vertu et amour pour leur patrie et leurs familles, (les missionnaires, généralement ne rentraient plus au pays de ces temps), ils ont fait face à des dangers inhérents à un long voyage par mer, dans la finalité de servir dans des terres lointaines. Ils ont surmonté la peur naturelle que l'on a pendant les orages dans la mer qui peuvent causer des dégâts impensables , même briser un bateau battu par des flots violentes et traîtresses. Avec le même feu du zèle qui caractérisait le fondateur (dont le bateau portait le nom), ils étaient anxieux de porter l'amour des SS.CC. tel que le Père Coudrin l'avait vu dans le grenier de la Motte d'Usseau. Son désir était de contempler et vivre l'amour des SS.CC. et de le proclamer dans ces îles distantes de l'Océan Pacifique. L'héroïsme de leur sacrifice personnel n'est pas un mystère pour les religieux et religieuses des SS.CC d'aujourd'hui. Il continue vivant et inspirateur.

Persécution Religieuse au Paradis !

Dolorine Pires ss.cc.



Les Îles Hawaï sont fréquemment appelées « Le Paradis du Pacifique » et leur peuple, issu de plusieurs races est mentionné fréquemment comme des exemples d'harmonie raciale. Donc, difficilement on s'attendrait à trouver de l'intolérance dans des îles si impartiales. Néanmoins, lorsque les pionniers missionnaires catholiques des Sacrés Cœurs ont essayé d'établir le Catholicisme en 1827, ils ont trouvé une violente opposition. Les missionnaires ont été constamment acculés et beaucoup de natifs convertis furent emprisonnés en subissant des travaux forcés et des abus physiques.

Les Îles Sandwich, (comme on appelait à ce moment le Hawaï) étaient un Royaume Hawaïen, régi par des monarques et de chefs puissants. En 1820, des membres de l'Eglise Congrégationnelle Protestante étaient arrivés et ont commencé à évangéliser. Rapidement, ils se sont alliés avec les leaders natifs, fortement influencés du temps des britanniques et que maintenant souhaitaient la bienvenue aux américains. Les rivalités politiques des européens étaient déjà bien fortes dans les îles, et ce serait de même avec l'influence des ministres protestants.

Lorsque les missionnaires catholiques français sont arrivés, ces rivalités ont produit une forte opposition envers eux ainsi qu'envers la religion Catholique Romaine qu'ils professaient. Même si le Vicaire Apostolique Alexis Bachelot, leader des missionnaires des Sacrés Cœurs ne fut sujet à aucun abus physique ni emprisonné, il fut constamment harcelé et à un moment donné, forcé en exil le 24 décembre 1831. Lui et le Père Short de langue anglaise, furent exilés en Californie, où ils ont demeuré jusqu'à l'année 1837, le Père Short s'est occupé de l'éducation, et le Père Bachelot est devenu le premier prêtre résident au village de *Notre Dame des Anges*, maintenant connue comme l'importante ville de Los Angeles. Lorsqu'ils ont tenté de rentrer aux îles le 28 mars 1837, à nouveau ils ont trouvé une forte opposition de la part de la monarchie hawaïenne, et, tout spécialement des ministres Protestantes. Le P. Short est parti pour le Chili, et le P. Bachelot a planifié d'aller vers les missions des SS.CC. dans le Pacifique du Sud., mais il est décédé pendant la traversée, le 5 décembre 1837.

Le P. Armand, l'un des trois premiers prêtres missionnaires pionniers, et les Frères Boissier et Portal, appartenant au premier groupe des missionnaires, étaient déjà rentrés en France. Les frères convertis étaient appuyés dans leur foi par le Frère Melchior Bondu, qui, malgré l'opposition des leaders protestants, eut la permission de rester, car, les chefs savaient qu'il n'était pas prêtre et ils l'admiraient aussi parce qu'il était capable de se maintenir de son propre travail de menuisier.

La loyauté et la valeur des natifs convertis pendant la persécution religieuse, est un glorieux témoignage de leur foi. Cette période d'opposition au catholicisme à Hawaï, a été très bien

documentée dans un livre assez récent de Emmett Cahill « *The Dark Decade 1829-1839 : Anti Catholic Persecution in Early Hawaii* ».

Réellement, la persécution commença lorsque le P. Bachelot et le P. Short étaient encore dans les îles et ils pouvaient encourager les nouveaux convertis à se maintenir fermes dans leur loyauté envers Jésus et le Catholicisme. Les premiers missionnaires SS.CC. sentaient avec intensité l'ironie de leur situation. Le harcèlement et la persécution des convertis, fut instiguée par d'autres chrétiens venus dans les îles pour prêcher l'Évangile et la paix ! L'intolérance religieuse des protestants comparait le catholicisme avec l'adoration des idoles, car pour eux la vénération des images était de l'idolâtrie. Aux nouveaux baptisés on leur disait qu'ils n'adoraient plus l'unique et vrai Dieu, et que cette erreur méritait un châtement.

Ainsi, n'importe quelle chose qui favoriserait la nouvelle et fausse foi catholique, ne pouvait être pardonnée. S'unir aux catholiques pour faire oraison, était interdit. Refuser d'aller aux cours et aux services religieux des protestants était illégal. Refuser d'aider à la construction d'une église protestante, refuser de détruire une chapelle catholique, ne pas garder le dimanche saint de la façon la plus stricte ordonné par les protestants, toutes étaient des offenses punissables avec prison ou bien des travaux forcés ou dénigrants. Par exemple, un professeur protestant, fanatique, amena une fois devant le juge un groupe de jeunes qui n'avait pas gardé le dimanche saint parce qu'ils 'étaient rendus ce jour là pour voir un bateau français qui venait d'arriver au port et s'arrêtait dans le quai.

La prison était le châtement le plus commun et pouvait durer des mois. Fâchée avec la désobéissance des convertis, la Reine Kaahumanu décide qu'en plus de la condamnation, la punition comporterait aussi le travail forcé et dénigrant. Il fallait construire des murs en pierre, des pierres à couper pour être transportées aux endroits en construction ; les immondices et les excréments devaient être ramassés publiquement et versés dans la mer pendant que les spectateurs les ridiculisaient et se moquaient des prisonniers humiliés.

Il nous reste un témoignage écrit avec les noms des hommes et des femmes persécutés et des récits de leur admirable courage. Nous avons connaissance, par exemple, de l'aveugle Kikimi, que aveugle, fut condamné à couper et charger des pierres. Sa mère, Uheke, localisait les pierres et, ensemble ils les tiraient et les chargeaient jusqu'à l'endroit de travail. Nous lisons de Luika, qui défia la loi, lorsque en août 1829 le gouverneur a interdit les hawaïens d'assister aux services catholiques, Lorsqu'un matin on lui demanda où elle allait si pressée, elle répondit : « à l'Église Catholique ! » Puis, une nouvelle vague de persécution s'est déclenchée et elle fut placée sur une barque et laissée à la merci des flots. Mais Dieu la protégeait, car elle est arrivée à Maui et de là, il fut possible de rentrer à Honolulu, où elle s'est fait catéchiste de grand appui pour les convertis. Il existe aussi une autre histoire, bien pathétique, d'une jeune de 21 ans nommée Alokia qui, déjà veuve, fut arrêtée au début de l'année 1831. Elle avait dans ses bras un nourrisson qu'elle allaitait, la police est entrée violemment dans sa maison et on l'a conduit au cachot avec le bébé, et là elle est restée enchaînée des pieds et des mains. Pendant quatre jours on ne lui a pas donné à manger, puis, elle a été condamnée à des travaux forcés. Le résultat a été la mort de cette femme et ce fut le même P. Bachelot qui lui a administré l'extrême onction. Le bébé a été adopté par une famille catholique.

Les hommes aussi ont été persécutés. Deux exemples : Akeroniko Keawahine et Kimeone Paele. En doutant entre sa loyauté au roi, qui s'opposait au catholicisme, et la loyauté à sa

nouvelle foi, Akeroniko céda à la tentation et se déclara non catholique. Puis, repenti de son apostasie, il s'est imposé le sacrifice de ne pas parler pendant toute une année excepté lorsqu'il priait ou lorsqu'il instruisait d'autres dans la foi. Au moment de faire face au ultimatum bien d'aller faire les services des protestants bien d'aller au cachot , il a élu le cachot. Tenu avec des chaînes, il a souffert de la faim jusqu'au moment d'obtenir sa liberté. Kimeoneo fut fait prisonnier le 29 décembre 1835, pendant qu'il, instruisait 5 catéchumènes chez lui. Comme il était le leader, on lui donnait moins de nourriture et plus de travail qu'aux autres, il fut forcé à dormir par terre au lieu de sur une natte de lauhala comme c'était l'habitude ; aussi, il était fréquemment fouetté. Son épouse Mariana fut faite prisonnière six jours après, une fois que les leaders protestants visitaient la prison, mais ils n'ont pas pu faire bouger la foi d'aucun des convertis. Elle aussi fut condamnée à des travaux forcés et dénigrants. Lorsque Kimeoneo fut mis en liberté, il continua sa mission de catéchiste jusqu'à sa mort le 2 décembre 1839.

D'après certains, malgré la liberté religieuse décrétée lors de la fête de Notre Dame de Paix en 1839, le harcèlement se poursuivit jusqu'en 1850 quoique probablement de façon moins publique et moins sévère.

Les missionnaires pionniers et ses nobles convertis doivent se réjouir au ciel voyant comment les Iles Hawaii sont à présent bénies d'une liberté religieuse totale, le Christianisme étant fortement établi. De nos jours, le Diocèse of Honolulu est la plus grande dénomination chrétienne au Paradis du Pacific.

Les « Martyrs de Picpus »¹

Retour sur une histoire douloureuse

Eric Hernout ss.cc.



A Picpus, vous n'êtes pas loin des lieux où le destin de quatre frères de la Congrégation s'est joué, dans le quartier est parisien de Belleville, dans le 20^{ème} arrondissement, un peu au nord de notre paroisse de S^t Gabriel, où ils reposent depuis 1959.

Lors de la Session « Picpus 2007 », Friedhelm Geller présentait très justement ce quartier : Il est, avec, celui de Ménilmontant, populaire. C'est le terroir de la chanteuse Edith Piaf (1915 – 1963), célébrée dans le film « La môme » (Olivier Dahan, 2007), présenté en bien des lieux sous le titre de « La vie en rose ». La vie de la Piaf était toute autre que rose.

Une de ses plus fameuses chansons est : « Non, rien de rien, non je ne regrette rien. » Cela aurait pu être la devise de nos quatre Frères qui furent massacrés dans la rue Haxo, à Belleville, le 26 mai 1871.

Ils ne regrettaient pas d'avoir choisi le chemin de la vie picpucienne. Témoins de leur foi et de l'Eglise, ils furent littéralement écrasés.

Avant de retracer les derniers jours de nos frères, il nous faut tout d'abord replacer le contexte historique, brièvement.²

Bref rappel historique

Le Second Empire avait transformé Paris : modernisation de la capitale, nouveau plan de la ville avec Haussmann, développement des équipements collectifs. Mais, les quartiers populaires seront oubliés par cette modernisation. Paris comptait alors 1.850.000 habitants. Les conditions des ouvriers étaient précaires et la misère était de grande ampleur. Un mouvement des ouvriers commençait à s'organiser. Paris commence à s'agiter... Il y eut durant le printemps 1879 des troubles révolutionnaires. Napoléon III cherchait à gagner une nouvelle popularité.

Sur le plan international, la France s'inquiète de la puissance acquise par la Prusse après sa victoire sur l'Autriche-Hongrie en 1866, et de la volonté de Bismarck d'unifier l'Allemagne sous l'hégémonie de la Prusse. La France déclare donc la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. Mais, c'est vite la débâcle ! Le 7 août, Paris est en état de siège. Mac-Mahon sera obligé de

¹ Par Eric Hernout, ss.cc, note réalisée avec différentes sources comme Horizons Blancs pour les gravures, les Annales, le livre du Père Mouly et du Fr. Marin Fouquet, de Cor Rademaker, le livret « Bref historique sur l'Eglise de Notre-Dame des Otages », et « La Commune de Paris », Fayard, 1986.

² Cf. Intervention de Friedhelm Geller, ss.cc, lors de la Session Picpus 2007.

capituler le 2 septembre à Sedan, où l'empereur Napoléon III est fait prisonnier avec 100.000 hommes. Cette capitulation fut suivie de la proclamation de la Troisième République à Paris, Lyon et Marseille, le 4 septembre. Dans le même temps, Paris est assiégé par 180.000 Prussiens. Le siège décimera plus de 10.000 Parisiens et durera jusqu'au 29 janvier 1871. Paris capitulera le 28 janvier, signera un armistice et des préliminaires de paix à Versailles, le 26 février. Les Allemands défilèrent de l'Étoile à la Concorde. Paris accueillera plus de 800 militaires. Mais, les républicains radicaux et les socialistes parisiens voulaient poursuivre la guerre.

C'est dans ce contexte historique que surgira la « Commune de Paris ». Thiers, chef du gouvernement, décida de désarmer Paris et de récupérer les 227 canons de la garde nationale regroupés à Belleville et Montmartre. L'armée régulière ne réussit pas à s'emparer des canons de Montmartre. Et pour cause : elle fraternisait avec la foule et la garde nationale ! Commence alors, le 18 mars l'insurrection de Paris. Après l'assassinat de deux généraux communards, Thiers ordonne l'évacuation vers Versailles afin de ne pas se trouver piégé par les insurgés. Un gouvernement révolutionnaire siégera à Paris du 26 mars au 29 mai 1871, refusant la capitulation de la France et s'opposant aux troupes gouvernementales d'Adolphe Thiers. La « Commune » édicta l'interdiction de dire la Messe dans les Prisons de Paris, le 25 mars et la séparation de l'Église et de l'État. Elle décréta aussi un « Décret des Otages », dans la nuit du 05 avril et qui sera rédigé par Protot :

« La Commune de Paris,

Considérant que le gouvernement de Versailles foule ouvertement aux pieds les droits de l'humanité comme ceux de la guerre ; qu'il s'est rendu coupable d'horreurs dont ne se sont pas souillés les envahisseurs du sol français ;

Considérant que les représentants de la Commune de Paris ont le devoir impérieux de défendre l'honneur et la vie de deux millions d'habitants qui ont remis entre leurs mains le soin de leurs destinées ; qu'il importe de prendre toutes les mesures rendus nécessaires par la situation ;

Considérant que les hommes politiques et les magistrats de la cité doivent concilier le salut commun avec le respect des libertés publiques ;

Décète :

Art. 1^{er} : Toute personne prévenue de complicité avec le gouvernement de Versailles sera immédiatement décrétée d'accusation et incarcérée.

Art. 2 : Un jury d'accusation sera institué dans le vingt-quatre heures pour connaître les crimes qui lui seront déférés.

Art. 3 : Le jury statuera dans les quarante-huit heures.

Art. 4 : Tous les accusés retenus par le verdict du jury d'accusation seront les otages du peuple de Paris.

Art. 5 : Toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera, sur-le-champ, suivie de l'exécution d'un nombre triple d'otages retenus en vertu de l'article 4, et qui seront désignés par le sort.

Art. 6 : Tout prisonnier de guerre sera traduit devant le jury d'accusation, qui décidera s'il sera immédiatement remis en liberté ou retenu comme otage. »

Les Troupes Versaillaises créées par Mac-Mahon font leur entrée, le 21 mai 1871, dans un Paris herissé de barricades. Commence alors cette « semaine sanglante » du 21 au 28 mai.

Du 23 au 26 mai, ce sont des incendies allumés par les Communards, mais c'est aussi le massacre de 700 de ces Communards (dits « Fédérés ») au Panthéon le 24 mai. Après une série de massacres de part et d'autre, ce sera le 26 mai celui des Otages de la rue Haxo, suivi le lendemain de celui des 200 « Fédérés » au Père Lachaise. Au total ce seront plus de quinze mille Communards qui seront massacrés du 22 mai au 15 juin par les « Versaillais » et environ 4 000 autres déportés en Nouvelle Calédonie.

La « Commune de Paris » et Picpus

Le mercredi de Pâques, le 12 avril, deux groupes de fédérés pénétrèrent presque en même temps dans l'une et l'autre maison de la Congrégation rue de Picpus, chez les frères au n° 33 et chez les sœurs au n° 35. Le supérieur général, Marcellin Bousquet, est absent. Douze pères et un frère sont emmenés en prison à la Conciergerie. Les communards avaient emmenés ceux qui portaient une soutane.

Du côté des sœurs, ce même jour, la maison est perquisitionnée. Le tabernacle est forcé et les saintes espèces profanées. La moitié des communards s'installa à demeure dans le couvent. Les sœurs n'avaient plus aucune vie privée. Les communards avaient soi-disant trouvé des ossements humains et les instruments de torture dans le couvent. Ils auraient même découvert des jeunes femmes dans des cellules grillagées. Des journaux publient des articles sur les mystères de Picpus. Des curieux veulent voir les lits à barreaux qui occasionnent tant d'excitation. La chambre de la supérieure générale est mise sens dessus dessous. Bon nombre de documents sont enlevés.

Le 5 mai, on arrêta de nombreuses sœurs (cf. décret des otages). Les « Dames Blanches » de Picpus sont condamnées à des peines de prison. Soixante-quatorze sœurs et dix novices sont transférés à la prison Saint-Lazare avec la Supérieure Générale, Mère Benjamine Le Blais. Le 24 mai, les troupes gouvernementales se rendent maîtresses de la prison. Ce n'est que le 29 mai que les sœurs rentrent à Picpus. Les dix novices feront profession le jour de la fête du Sacré-Cœur.

Le noviciat des Pères à Issy avait eu également à endurer des coups durs. La maison avait été endommagée par des obus au cours du siège des Allemands. Et, lorsque les Communards prirent le pouvoir, quelques membres de la Communauté se virent transférés à la Prison de la Prévoté. Le 18 mai, les Pères détenus furent libérés par les troupes gouvernementales et échappèrent ainsi à la mort.

Retour sur l'histoire de nos pères emprisonnés

Le 12 avril 1871, suite aux perquisitions à Picpus, 12 pères et 1 frère sacristain sont conduits à La Conciergerie, parmi eux, les quatre Conseillers du Supérieur Général : Ladislas Radigue, Prieur de la Maison Mère, Polycarpe Tuffier, Econome Général, Marcellin Rouchouze et Frézal Tardieu, Conseillers Généraux. Le 17 avril, ils sont tous transférés à la prison de

Mazas, pendant que l'on arrête le Fr. Stanislas Beunat. Il sera libéré car son mandat d'écrou n'était pas en règle. Une autre libération a lieu le 25 avril, celle du P. Séverin de Nationalité Allemande, grâce à l'ambassadeur des États-Unis. Le P. Lafaye est envoyé à la Pitié, sur l'intervention de son neveu, complice de Rigault.

Les Troupes Versaillaises approchant, le 22 mai 1871, les Otages de Mazas sont transférés à la Prison de la Roquette, proche du Cimetière du Père Lachaise. Le lendemain, plus de 300 fédérés seront massacrés à la Madeleine. La réponse eut lieu sans attendre, les Communards massacrent, le 24 mai, 6 otages dont Mgr. d'Arbois. Le lendemain, 700 fédérés tombèrent au Panthéon et cinq Dominicains d'Arcueil seront massacrés.

Le 26 mai, l'armée gouvernementale est à 300 m de la prison de la Roquette où se trouvent plus de deux cents « Otages », et parmi eux, un certain nombre de prêtres et de religieux...

Vers 15 heures, le Colonel Gois et une soixantaine de Fédérés se rendent à la prison et somment le directeur de la prison de livrer 50 détenus : des gendarmes, des prêtres et des traîtres passés au service de la police des « Versaillais ». Il ne faut pas nier les sentiments antireligieux et anticléricaux de la plupart des Communards. On lui remet 33 gardes de Paris, 2 gendarmes, 4 mouchards et 10 ecclésiastiques choisis au hasard : 3 Pères Jésuites, 2 autres prêtres, 1 séminariste et quatre Picpuciens : Ladislas Radigue, Polycarpe Tuffier, Marcellin Rouchouze et Frézal Tardieu.

Encadrés par les Fédérés, les Otages montent à pied jusqu'à la Cité de la rue Haxo qu'ils atteindront à 17 h 30. Malgré les réticences de leurs chefs militaires et cédant à une foule qui hurle à la mort, les Fédérés tirent à volonté durant un quart d'heure sur les Otages, tous exterminés, devant un haut mur qui se trouvait rue du Borrégo...

« En ce lieu l'avant dernier jour de la Commune de Paris, le 26 mai 1871, vers six heures du soir, furent amenés de la prison de la Roquette, en un lugubre cortège, huit religieux, deux ecclésiastiques, trente-cinq gardes de Paris et quatre Otages civils.

En présence des derniers représentants de la Commune, ces quarante-neuf otages furent massacrés par une foule en délire.

Prêtres sacrifiés à la haine antireligieuse, gardes de Paris et prisonniers civils victimes des passions politiques. Ils ne sont pas tous morts pour la même cause, mais ils ont partagé les mêmes souffrances et subi le même sort. S'il faut sévèrement condamner les responsables du crime, on n'oubliera pas les événements tragiques qui se succédaient alors dans la capitale, les souffrances récentes de la guerre et du siège, l'amertume de la défaite, la répression inhumaine qui mettait fin, en ces jours, aux excès de la Commune. Gardons le souvenir de ces drames, non pour perpétuer des haines, mais, à la suite de Jésus-Christ, pour œuvrer à la paix parmi les hommes ». (Texte de l'inscription gravée sur le monument commémoratif du centenaire du massacre des otages en 1971, rue Haxo).

Le lendemain du massacre, les corps des « Martyrs » sont jetés dans une fosse commune. Les fédérés seront massacrés au Père-Lachaise. Ils auront le temps d'assassiner trois autres otages et Mgr. Surat. Le mouvement de la « Commune » est maté.

Le 28 mai, les « Martyrs » sont inhumés au cimetière de Belleville. Le 30 mai, c'est le frère Marin Fouquet qui marque les tombes des « Martyrs ». Il identifiera les dépouilles.

Le 4 avril 1889, un Père de la Compagnie de Jésus célèbre pour la première fois la Messe sur le terrain où furent exécutés les Otages, dans un petit oratoire improvisé de 3 m sur 4 m. Il y reviendra ensuite tous les lundis. En 1894 est construite sur ce même emplacement une petite chapelle pouvant contenir 250 personnes, avec quelques chambres aménagées au-dessus. Quant au catéchisme, il se fait dans 2 hangars voisins. Le 15 avril 1898 a lieu l'inauguration d'une chapelle plus grande, bâtie en matériaux légers. Il faudra attendre 1936 pour commencer la construction d'une église sur les lieux du massacre : « Notre Dame des Otages ». ³ L'inauguration aura lieu le 23 octobre 1938, sous la présidence du Cardinal Verdier. Jusqu'en 1974, ce sont les Pères Jésuites qui assureront le fonctionnement de cette paroisse.

Chaque année, les « Annales » de la Congrégation reviendront sur l'événement, et l'on peut dire qu'il y a eu une réelle « dévotion » envers nos frères.

Depuis 1959, les dépouilles reposent dans la crypte de l'Eglise de Saint Gabriel.⁴ Les pierres tombales des caveaux, où reposaient les restes des martyrs dans la chapelle des Frères de Picpus, ont été disposées dans la petite chapelle située dans le jardin des Sœurs de Picpus... Introduite en 1964, la cause des « Martyrs » fut arrêtée par le Chapitre Général de 1970, laissant l'initiative à l'archevêché de Paris.

Quand nous faisons aujourd'hui mémoire de cette histoire douloureuse pour la Congrégation, nous nous souvenons aussi de tous nos frères et de toutes nos sœurs qui ont perdu la vie tragiquement au cours de leur apostolat. Nous pensons souvent en premier à ceux qui ont perdu la vie lors du naufrage du Marie-Joséph. Mais il y en eu aussi en Chine (Père Alexandre Nogue, +15.01.28), ou encore en Espagne, avec le Père Téofilo et ses compagnons (1936). N'oublions pas nos frères et nos sœurs décédés lors des guerres ou dans les camps de la mort en Indonésie (P. Vitus Bouma +1945).

Quand nous faisons une halte aujourd'hui, à l'église « Notre Dame des Otages », comme en 2007 lors de la Session « Picpus 2007 », nous y prions pour tous les otages dans le monde...

Prière du Père Frézal Tardieu⁵...

« V. C. J. S.

Me voici, ô mon Dieu, je viens pour faire votre volonté ;
gravez votre loi au milieu de mon cœur
et faites-moi la grâce d'accomplir toujours ce qui vous est agréable.

Ô très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit,
mon Dieu et mon tout, je vous adore
et vous rends grâce pour les bienfaits de ma création,

³ Cf. Feuillet de l'Eglise Notre Dame des Otages.

⁴ Le dernier frère mort assassiné dans la Congrégation, l'a été dans cette église même, en janvier 1995 (P. Jean Struillou).

⁵ Annales 1898, p. 240

de ma Rédemption, de ma conservation,
des sacrements ineffaçables que vous avez institués pour moi,
de ma vocation à la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ;
en un mot, pour tous les autres bienfaits innombrables
dont vous m'avez comblé moi et tous les hommes.

Prosterné devant vous, ô mon Dieu,
et tout couvert du sang précieux de votre Fils,
je vous offre et vous consacre tout ce que j'ai,
tout ce que je suis, mes pensées, mes paroles,
ma santé, mes infirmités, mes maladies,
mes biens, ma réputation, ma vie ;

Vous m'avez tout donné,
je vous rends tout pour être employé à votre gloire
et au salut de mon prochain.

Daignez ôter de moi tout ce qui vous déplaît
et me donner tout ce qui peut vous être agréable.
Dirigez-moi et possédez-moi selon votre bon plaisir.

Accordez-moi, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie,
la grâce de ne jamais vous offenser,
mais de faire toujours votre sainte volonté.

Faites que j'arrive à la perfection de ma vocation selon l'esprit des SS.CC. de Jésus et de Marie,

afin que ma joie soit parfaite.

Donnez-moi une bonne volonté, ferme, persévérante et une profonde paix.

Faites que, marchant toujours en votre présence, je vous trouve en toutes choses.

Accordez-moi de tendre continuellement vers vous par amour
et par reconnaissance, et d'arriver à vous par la palme du martyr,
afin que je puisse vous louer,
vous bénir et chanter éternellement vos miséricordes !
Amen. »



Martyrs? Oui, martyrs

Carlos Barahona ss.cc.



L'ambulance arriva avec des blessés à l'hôpital de sang de El Escorial, qui était installé depuis quelques jours dans ce qui avait été le scolasticat de la Congrégation des Sacrés Cœurs. Le véhicule venait du front de la Sierra de Guadarrama, au nord-ouest de la province de Madrid. C'était à peine un mois après le début du soulèvement militaire dans le Protectorat espagnol au Maroc (17 juillet 1936), qui se poursuivit ensuite sur tout le territoire national avec des résultats divers. Le chauffeur se fixant sur le directeur de l'hôpital déclara : « *C'est un curé camouflé. Il faut qu'il parte d'ici !* ». Il le connaissait bien pour avoir reçu souvent son aide, alors que le Père **Teófilo (Benjamín) Fernández de Legaria Goñi** était supérieur au Collège Martín de los Heros de Madrid.

Durant cette même nuit très chaude du 11 août 1936, Benjamín était en train de dîner avec les médecins et les infirmiers, quand deux voitures réquisitionnées entrèrent en trombe dans la cour du scolasticat-hôpital, des miliciens des partis de gauche, pistolet au poing, sommèrent le supérieur-directeur de les suivre. Sans aucun jugement, dans le plus pur style révolutionnaire qui régnait alors, ils le conduisirent à trois kilomètres au sud de El Escorial sur la route de Valdemorillo ; les deux véhicules s'arrêtèrent à un lieu-dit « la Piedra del Mochuelo ». Teófilo comprit leurs intentions ; et là, aux portes de la mort, il demanda un temps pour prier et écrire quelques lignes d'adieu à sa chère mère. Puis ils lui ordonnèrent de marcher jusqu'à un muret de pierres granitiques marquant la limite avec la propriété voisine. Teófilo, l'aimé-de-Dieu, courageux et subissant la terrible tension du moment, se dirigea vers le muret en murmurant une prière. Tandis qu'il marchait, une décharge nourrie de fusils l'atteignit à l'épaule ; il tomba en avant, mort. Quelques minutes plus tard, trois autres prêtres diocésains de El Escorial furent également assassinés. Cette nuit-là, ce fut leur « promenade ». Le jour suivant, on retrouva les quatre corps. Teófilo fut enterré au cimetière de San Lorenzo de El Escorial. Il avait 38 ans.

Des raisons pour écrire

Voilà le récit, basé sur des faits historiques, du lâche assassinat du P. Teófilo. Il est semblable à celui d'autres frères, ainsi qu'à celui de plus de six mille huit cents clercs, religieux et religieuses assassinés, surtout aux premiers temps de la guerre civile en Espagne, qui dura plus de 32 mois (1936-1939). De fait, la persécution religieuse avait déjà commencée avec la proclamation de la république en 1931 et elle eut des périodes de recrudescence en 1934, lors de la révolution dans les Asturies, fomentée par les socialistes, et durant les premiers mois de la guerre. Teófilo est le plus connu de nos martyrs ; son procès ordinaire diocésain a été le premier ouvert. Il s'est clôturé à Madrid le 21 décembre 1951. Les quatre autres procès diocésains ont été clôturés à Madrid le 13 juillet 1963. Quant aux neuf autres frères, on n'a jamais initié de procès diocésain pour eux : cinq sont morts dans la province de Madrid, trois dans celle de Barcelone et un à Torrelavega (diocèse de Santander).

Lorsque **Radek Zięzio** m'a demandé d'écrire sur les martyrs d'Espagne, dans le cadre plus large de la violence subie par des membres de la Congrégation, j'y ai réfléchi à deux fois. C'est un thème polémique et sans doute faudra-t-il que le temps passe pour analyser cette question

à froid. 72 ans après les faits, c'est peu ! En Espagne, il y a encore des personnes âgées qui ont vécu ces douloureux événements et qui préfèrent généralement ne pas en parler. Les victimes elles-mêmes ne seraient sûrement pas d'accord pour qu'on y revienne, avec le risque d'attiser les disputes et les rancœurs fratricides.

Mais je me suis décidé à le faire pour cette simple raison : nos frères étaient des **innocents**, victimes d'une terrible **injustice**. Sans jugement aucun ou avec des parodies de jugements, dits « populaires », ils ont été outragés, sans aucune garantie ni impartialité. Ils me font penser au serviteur souffrant d'Isaïe, conduit comme l'agneau silencieux à l'abattoir, comme tant d'autres innocents tout au long de l'histoire. Nous ne pouvons pas oublier les innocents. Leurs noms doivent résonner en nous. Il faut qu'ils restent présents, vivants dans notre souvenir et qu'ils soient même béatifiés et canonisés. Dans mon enfance, j'ai vu chez moi des images du P. Teófilo, éditées par la revue Reinado Social. Avec le temps, ces souvenirs se font plus rares, dans la mesure où l'on veut regarder l'avenir et insister pour une réconciliation entre les deux Espagnes. Et qu'elle soit définitive.

Cependant, si l'on peut retenir quelque chose des commissions pour la vérité ou du pardon, créées dans des pays secoués par la violence, comme l'Afrique du Sud, l'Argentine, le Chili, le Pérou, l'Ulster, c'est qu'il ne peut y avoir de vraie réconciliation sans véritable recherche de la vérité et de la justice, mais sans vengeance. Cela vaut évidemment pour les victimes des deux camps. Béatifier, d'une certaine manière, ce serait rendre justice aux innocents qui ont donné leur vie, cohérents avec eux-mêmes et fidèles avec l'appel reçu.

Il y en a qui pensent, et même comprennent, que si l'Église a eu tant de victimes à certains moments de l'histoire, c'est à cause de son cléricisme, de son énorme influence sociale, de sa soif de pouvoir et de contrôle sur les consciences. Comme si on comprenait qu'une partie paye pour le tout. Mais cela est totalement inacceptable. Les Droits de l'Homme parlent de responsabilité individuelle. Personne ne peut être jugé, et encore moins condamné, pour un délit qu'il n'a pas commis.

Certains de nos frères étaient des intellectuels bien formés et influents dans la société, soit personnellement soit par le moyen d'associations. Teófilo était docteur en théologie de l'Université Grégorienne, licencié en philosophie et lettres de l'Université de Salamanque. **Isidro (Juan) Iñiguez de Ciriano** était docteur en droit canon également à la Grégorienne et professeur de morale. **Gonzalo (Fortunato) Barrón** était un brillant prédicateur, travailleur plein d'enthousiasme, directeur de la revue Reinado Social, apôtre de l'Intronisation et de l'Adoration nocturne dans les foyers, qui rassemblait plus de 40.000 adorateurs. Ils n'ont jamais commis de délit selon les lois en vigueur. Des extrémistes anticléricaux de cette époque les ont vus simplement comme des ennemis à abattre.

Attitudes dans la Congrégation

En mai 2007, pour le Bulletin de la Province d'Espagne, j'ai eu l'occasion d'interroger **Emilio Vega**, qui terminait alors son service de Postulateur. À une question sur la chose plus pénible qu'il ait eu à supporter durant son service, il m'a répondu : « *l'incrédulité des frères et sœurs à propos de la véritable sainteté de nos frères et sœurs, et sur le martyre de certains d'entre eux* ». Rapportant ces paroles dans ma communauté de Miranda, l'un d'entre nous

nuança : « *Ce n'est pas que nous ne croyions pas à la sainteté ou au martyre de certains de nos frères et sœurs. Nous ne croyons pas à la méthode ni à la procédure canonique à suivre* ».

De fait, je me souviens encore, au cours d'une assemblée provinciale en Espagne il y a environ quinze ans, que c'était l'argument invoqué par un confrère enclin à suspendre les causes de béatification de nos martyrs : un procès canonique coûteux et anachronique. Un autre, décédé maintenant, déclara : « *Je pense exactement comme lui, mais j'en tire la conclusion inverse : il faut continuer les procès* ». Dans notre Province, les procès furent suspendus, malgré le désagrément d'une bonne partie des membres. Moi-même, je penchais alors pour la suspension, mais les circonstances étaient différentes, comme on va le voir. Et les circonstances, cela compte aussi.

D'ailleurs n'était-ce pas celle-là la ligne définie par le Chapitre Général de 1970? On peut consulter les décisions (numéros 58-67). Cinq ans après Vatican II, le Chapitre « *reconnait pleinement la valeur du culte des saints, en conformité avec la tradition de l'Eglise universelle* ». Mais il veut tenir compte explicitement que, « *dans certains pays, la pastorale et les activités œcuméniques exigent une perspective nouvelle et adaptée* » (58). Et il ajoute que, « *bien qu'il ne se sente pas autorisé à émettre un jugement définitif sur la procédure, devant les autorités romaines, sur les causes de béatification et de canonisation, il tient cependant à déclarer que c'est une cause de scandale pour beaucoup de personnes, aussi bien en dehors qu'à l'intérieur de l'Eglise* » (59). Et il demande même au « *nouveau gouvernement central ordinaire de prendre les mesures, le plus tôt possible, en union avec d'autres Congrégations... afin d'insister auprès des autorités romaines pour que cesse cet état de choses* » (60). En outre, le Chapitre décide de paralyser la cause du **Bon Père**, -tout en stimulant les études historiques sur les Fondateurs- et toutes les autres. Il laisse la cause des **Martyrs de la Commune** à l'initiative de l'Archevêché de Paris, mais décide de continuer celle du **Père Damien** parce qu'elle est *d'intérêt universel*, et parce qu'elle est *sollicitée par un nombre considérable de fidèles* et que cela *ne serait que la confirmation officielle d'un état de fait déjà admis* » (63).

Douze ans plus tard, étant membre du Chapitre Général de 1982 à El Escorial, si je me souviens bien, la tendance était toujours la même, sauf qu'on accepta l'initiative du Diocèse de Belo Horizonte pour la cause du Père **Eustaquio Van Lieshout**. Mais depuis ce temps-là, les choses ont bien changé. Non seulement le Père Damien a été béatifié, mais également le Père Eustaquio. Concernant le procès du Bon Père, l'étape diocésaine à Paris est maintenant terminée ; et les sœurs s'activent pour celle de la **Bonne Mère**. En Espagne, en plus des trois déjà cités plus haut –Teófilo, Isidro et Gonzalo–, il y a deux autres : **Eladio (Leoncio) López Ramos**, fusillé le 8 août 1936 à l'âge de 32 ans, et **Mario (Luis) Ros Ezcurra** assassiné également la nuit du 14 au 15 août 1936 à 26 ans, dont la béatification semble proche.

Mais cela ne sera pas pour tout de suite, nous dit **Bruno Benati**, car on a laissé de côté leur cause, et celle des autres martyrs, depuis deux années, dans le dicastère correspondant de Rome. Récemment, la directrice du Bureau du Comité de la Conférence des Evêques d'Espagne recommande aux postulants des martyrs d'Espagne de faire davantage pression sur la Congrégation pour la cause des Saints pour qu'elle étudie en urgence les différentes *positio* des causes présentées entre 1997 et 2001. Celles de nos martyrs, introduites en 1997, y sont donc incluses. Si elles sont toutes acceptées, cela fera près de 550 personnes à être béatifiées. Bruno pense que le moment est arrivé de rassembler en un seul lieu les restes des

cinq fusillés, pour que les fidèles puissent y venir prier. Le gouvernement provincial a déjà commencé de s'en occuper.

Nouvelles circonstances

Les changements observés dans l'Eglise sur cette question des béatifications et des canonisations sont dûs sans doute à la volonté de **Jean-Paul II**. Le postulateur de l'époque, **Ángel Lucas**, a su profiter des nouvelles circonstances et pousser à la relance des procès. Emilio Vega et Bruno Benati ont suivi son sillage. En fin de compte, dans l'Eglise, seul l'essentiel doit demeurer. Beaucoup d'autres choses dépendent des circonstances, du temps, des convenances. Il y aura toujours des chrétiens pour et d'autres contre. Chacun est libre de penser ce qu'il veut et d'agir en conséquence.

En Espagne, à ces nouveaux courants d'Eglise, s'ajoutent des circonstances particulières depuis quatre ans. Avec un Président de gouvernement, qui vient de gagner à nouveau les élections, il y a deux semaines, et qui a exercé le pouvoir en ravivant des phantasmes que la majorité des Espagnols, y compris chez ses électeurs, avions laissé déjà de côté. Il appartient à un courant du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol (PSOE) de tendance maçonnique, cultivant un anticléricalisme rance, anachronique, obsolète, rétrograde et stérile. Dans une société en grande partie indifférente au christianisme et à l'Eglise, cela me semble ridicule et absurde de tomber dans des querelles dépassées. Et plus encore avec une Déclaration des Droits de l'Homme pleinement en vigueur. En outre, il voudrait modifier la Constitution de 1978 par des manœuvres illégales, en s'inspirant de la Constitution de la 2nde République de 1931, qui se termina dans la pire catastrophe, reconnue par d'éminents républicains eux-mêmes. C'est une problématique qui n'intéresse absolument pas la majorité des citoyens. Nous sommes beaucoup à nous y opposer. Ce sont des choses du passé. Maintenant nous avons d'autres préoccupations. Nous regardons l'avenir.

Le tableau est complet avec une loi sur la Mémoire Historique, voulue en grande partie pour réhabiliter la mémoire du grand-père du Président, capitaine d'infanterie fusillé le 18 août 1936, près de León, après un conseil de guerre qui le condamna comme agent double. Ce sont des choses qui arrivent dans toutes les guerres. La lettre qu'écrivit ce capitaine au directeur du journal *El Socialista*, le 14 février 1934, en s'offrant comme informateur sur les tendances politiques de ses compagnons officiers du 36^{ème} Régiment d'infanterie, est à la disposition de qui veut la lire. Cette loi sur la Mémoire Historique cherche à manipuler l'histoire pour la réécrire du point de vue des vaincus de la guerre civile. Elle veut ignorer les excès, les abus, les exécutions sommaires en marge de la légalité. Cela est inacceptable. Il faut faire apparaître la vérité et condamner les excès et les violations commis dans les deux camps.

Je suis favorable à la béatification de nos martyrs, parce qu'ils étaient innocents, et qu'ils ont été traités injustement, je l'ai déjà dit. Courageux et cohérents, ils ont pris au sérieux ce qu'ils professaient. Ce sont des témoins éloquents de ce qui est arrivé à ce moment de notre histoire : ils furent assassinés parce qu'ils étaient religieux et prêtres. Ils sont peu nombreux ceux qui recherchent le martyr comme Sainte Thérèse, qui s'échappa de sa maison avec son frère pour aller dans les terres infidèles. L'occasion peut se présenter par un concours de circonstances. Lorsque celles-ci se présentèrent, nos frères n'ont pas reculé. Ils ont reconnu ce qu'ils étaient et furent éliminés par des fanatiques incontrôlés. Martyrs? Oui, martyrs. Tant qu'on ne démontre pas le contraire.

Père Alfons (Walter) Spix

Congrégation des Sacrés Coeurs (Picpus)

Né le 17 juin 1894 à Mönchen-Gladbach)

Décédé le 9 août 1942 au camp de concentration de Dachau

Stefan Gerhard Diefenbach

Walter Spix est né à München-Gladbach, le 17 juin 1894, de Franz Spix et de son épouse Bertha, née Otten. Entré très tôt en contact avec la Congrégation, il fut élève de l'école des missions de Simpelveld (Hollande). La première guerre mondiale retarda son entrée dans la communauté, car il devait faire son service militaire. A 25 ans, il commença son noviciat avec 15 autres jeunes, le 24 septembre 1919, à Arnstein, la première maison de la nouvelle province d'Allemagne ; il reçut le nom de religion de « Alfons ». En 1925, après ses études de théologie, sa profession religieuse et son ordination à Simpelveld, il fut envoyé à l'école des missions de Lahnstein ; très rapidement, il fut élu au conseil de la communauté ; puis en 1928, il fut nommé supérieur. En 1933, il devint supérieur d'Arnstein. Deux ans plus tard, il était membre du conseil provincial ; et en 1938, Vicaire provincial. Ses étudiants et ses confrères le décrivent comme un homme pieux, sévère, juste, préoccupé de ceux qui lui étaient confiés ; c'était aussi un photographe et un cinéaste passionné.

Début novembre 1941, le Père Spix fut interrogé par la Gestapo (police secrète d'état) à Coblenze. On lui reprochait d'avoir admis des travailleurs forcés polonais à la messe dominicale, et de leur avoir offert ensuite du pain et du café. Il répondit qu'à Arnstein on n'était pas au courant de cette interdiction d'admettre des Polonais avec les Allemands à la messe ; qu'ils étaient mal informés, et que cela lui paraissait normal de donner à manger et à boire à quiconque se présente à la porte du monastère, sans faire de distinction. L'interrogatoire de Coblenze se termina par un avertissement sévère, et l'interdiction de tout contact désormais avec les Polonais.

La chronique d'Arnstein raconte, en 1946/47, que les travailleurs forcés polonais du village voisin, Singhofen, s'étant réunis entre eux, un dirigeant polonais local avait révélé que certains venaient à l'église ; ce dirigeant avait signalé le cas à la Gestapo, trop content d'avoir quelque chose à dire contre le couvent et son supérieur.

Ce serait donc ce dirigeant qui, le 16 novembre 1941, aurait envoyé des polonais à Arnstein pour vérifier si les ordres étaient bien respectés. A Arnstein, on savait qu'il était strictement interdit aux polonais de participer à la messe, mais on n'avait pas prévu de mesures spéciales au cas où ils viendraient. C'est ainsi qu'un dimanche, à la grand-messe, le P. Spix fut surpris, durant le sermon, de voir des polonais dans l'assemblée. A la fin de la messe, il demanda au sacristain de veiller à ce que les polonais n'assistent plus à la messe avec les allemands ; désormais, il conviendrait de chercher pour eux une autre solution

pastorale. Ce dimanche, le P. Spix confia à quelques amis : « *Maintenant je dois me préparer au pire* ».

Trois jours après, Spix fut arrêté, emmené à Francfort pour y être interrogé à nouveau par la Gestapo. Dans les documents de la Police secrète d'Etat conservés à Francfort, on trouve cette note : « *Etat de faits : a été détenu le 19-11-1941 pour avoir permis à des travailleurs agricoles polonais de participer au service public religieux, et de leur avoir donné à manger et à boire* ».

Ces interrogatoires, souvent accompagnés de tortures, le faisaient certainement beaucoup souffrir. Josef Albinger, qui était alors l'aumônier et son compagnon dans la prison de la police de Klapperfeldstrasse, raconte que des larmes lui coulaient des yeux, lorsqu'on lui parlait de ces interrogatoires. Les deux étaient en contact avec un aide gardien. Le jour de son transfert à la prison préventive de Hammelsgasse, Spix donna sa ration de pain à Albinger.

Les actes disent que Spix fut transféré là, le 20-12-1941 à 11 heures, et interné dans la cellule n° 375. Le 23-12-1941, le docteur de la prison lui fit un examen pour les « maladies vénériennes ». On vérifia également 'son état général de santé et son aptitude pour le transport et le champ'. Peu après Noël, il y avait des travaux de papier à faire, c'est-à-dire, coller des enveloppes et plier des cartons.

Nous conservons deux lettres de cette époque. La première en date du 11-12-1941, décrit prudemment la situation : « *... ici on s'adapte. J'arriverai à tenir* ». Tandis qu'à Arnstein, les instructions sont claires pour son remplaçant, le P. Binz : « *...Gardez les Polonais à distance ; il y en a assez d'un en prison !* » Malgré tout, il escomptait la fin de son arrestation, car il réclama un vêtement pour son voyage de retour.

La deuxième lettre du 29-12-1941 contient beaucoup de questions qui manifestent l'intérêt du prisonnier pour ce qui se passe au dehors. Il communique à sa communauté qu'il a fait une demande de sortie de prison, et redemande qu'on lui envoie un 'bon' costume.

Trois fois, on essaya de le visiter à Francfort. Par la Gestapo, on pouvait lui transmettre des vêtements, des livres, des lettres, et confirmation de ses lettres. Mais il fut impossible de lui parler directement. Même un jeune officier, religieux étudiant, Ludolf Signon, ne réussit pas à le voir.

La communauté d'Arnstein essaya d'obtenir sa libération par un ami, notaire à Coblenze, le Dr. Nöthen. Dans une lettre datée du 1-12-1941, celui-ci lui donna un espoir, vu qu'il n'y avait aucune action punissable. Mais une démarche à la juridiction de Francfort, en décembre, se solda par un résultat décevant, et même inquiétant, disant que le cas Spix ne dépendait plus d'elle mais exclusivement de la police d'Etat. Le Dr Nöthen proposa de faire intervenir le Dr. Wedesweiler, avocat à Francfort. Celui-ci écrivit à la communauté d'Arnstein le 26-1-1942 que, d'après ses investigations, le cas serait transmis à la "Reichssicherheitshauptamt" (Bureau central de la Police du Reich) à Berlin, qui imposerait probablement trois mois d'internement éducatif et que Spix serait libéré rapidement.

Mais peu après, il dût communiquer ce qu'il avait su par un autre intermédiaire : « *Tout d'abord, le responsable ne voulait donner aucune information sur le cas ; ensuite il déclara que le P. Spix, non seulement ne s'était pas conformé à l'ordre de ne pas recevoir, ensemble dans*

l'église, les allemands et les polonais, mais encore, qu'après les avoir reçu ensemble, il avait invité les travailleurs ruraux polonais à prendre le café avec les allemands durant l'après-midi. Ce mépris entêté des prescriptions était le fondement de son arrestation préventive. L'affaire est transférée à la Reichssicherheitshauptamt à Berlin pour décision ultérieure ». Rapidement, le Dr. Nöthen essaya de faire quelque chose par un collègue de Berlin : « *Naturellement, tout dépendra des arguments présentés à décharge pour le P. Spix ».*

Avant d'entreprendre d'autres démarches, le supérieur écrivit à la communauté d'Arnstein que le P. Spix se trouvait au camp de concentration de Dachau ; il y fut transféré le 29/30 janvier et détenu sous le N° 29 126 ; du bloc d'admission, baraque 9, Spix passa rapidement à la baraque 28, qui recevait surtout les prêtres et les religieux polonais. Comme eux, Spix était astreint à des travaux très durs, dans les plantations d'herbes aromatiques, et, à l'heure des repas, il devait transporter des bidons de soupe claire ou de thé amer dans les différentes baraques. Comme ses compagnons d'infortune de Pologne ou d'autres pays, il était exposé à de continuelles vexations.

Après Pâques 1942, Spix fut transféré avec les prêtres allemands du Reich dans la baraque 26, chambre 3. Les prêtres et religieux allemands, prisonniers comme lui, dans les récits écrits après la fin du régime national socialiste, ne font pas mention de lui. Au milieu des années 80, on se renseigne auprès des survivants de Dachau au sujet de Spix. Seuls deux d'entre eux, déjà de mémoire fragile, se souvenaient de lui, comme de quelqu'un de sérieux, renfermé et dépressif.

Nous avons six lettres de Spix, écrites durant ses quatre premiers mois d'incarcération en camp de concentration ; comme ces lettres devaient passer par la censure, il ne pouvait faire que des insinuations concernant sa situation. Mais les destinataires devaient se rendre compte que le prisonnier se trouvait dans une situation très dangereuse. Dans chaque lettre, à plusieurs reprises, il demande qu'on prie pour lui, et il promet de le faire aussi pour tous. Il était convaincu d'être dans la main de Dieu, même à Dachau ; et cela lui donnait de la force : « *Même ici, je vois la main de Dieu, et je me laisse conduire par elle.* »

Encore en mars, il espérait que « *finalement, on lui rendrait la liberté* ». Mais après quelques semaines de plus grande privation dans le camp, fin juillet 1942, il laisse entendre au Provincial qu'il va lui arriver la même chose qu'au frère du P. Sigisbert ; (il s'agit du curé Gustave Vogt, entré le 12-7- 1942 dans la baraque des malades, et qui y mourut la nuit même ; cause officielle de la mort : crise cardiaque et dysenterie).

Une demande de grâce formulée par la famille Spix, adressée à Berlin durant l'été 1942, ne pouvait déjà plus aider le prisonnier. La chronique d'Arnstein raconte : « *On donna plus de renseignements à son frère. Le 7 août, le Père Alfons s'était porté malade ; on lui prodigua tout le traitement médical possible à l'infirmerie. Cependant, la maladie avait tellement progressé qu'il mourut le 9 août. Le responsable du camp exprimait son regret pour cette perte »* ; (cause officielle de la mort : dysenterie). Beaucoup de témoins survivants de cette époque affirment que l'attention médicale fut très mauvaise, durant cet été 1942 : celui qui arrivait dans la baraque des malades était déjà pratiquement mort ; personne ne s'occupait des moribonds.

La famille informa la Congrégation au sujet de leur frère. L'avis de décès dit brièvement, mais significativement : « *Il mourut le 9 août 1942 à l'âge de 48 ans, de manière inattendue, de*

dysenterie, loin de sa chère communauté. Il pratiqua l'esprit de victime et de réparation propre à notre communauté, qu'il avait lui-même enseigné très souvent à ses frères, spécialement la dernière année de sa vie laborieuse ». Sur l'image mortuaire, on lit : « Purifié au creuset de l'épreuve, qu'il repose dans le Cœur de Dieu ! »

Une messe de Requiem fut célébrée le 25 août dans l'église de la communauté d'Arnstein. Sa famille, ses frères religieux et prêtres, ainsi que des fidèles des paroisses voisines y participèrent. Une urne, contenant les restes supposés du Père, n'arriva à Arnstein que fin octobre 1942. L'urne fut déposée le 30 octobre, dans le petit cercle du cimetière de la communauté d'Arnstein.

Après la guerre, le Provincial écrit : « *Même si cette urne ne contenait pas réellement les restes de notre cher défunt, selon toute vraisemblance elle contenait les restes d'une autre victime de la cruauté inhumaine* ».

En 1987, une plaque commémorative pour le P. Spix a été apposée à l'entrée de l'église de Arnstein.

Sources :

Chronik des Klosters Arnstein 1914-1940 (Bd. 1) und 1941-1979 (Bd. 2), Archiv des Klosters Arnstein

Korrespondenz mit Dr. Nöthen und Dr. Wedesweiler 1941/1942, Archiv des Provinzialates, Aachen
Briefe von P. Spix aus der Haft in Frankfurt und im KZ-Dachau, Archiv des Provinzialates, Aachen
Häftlingskarteikarte von W. Spix, Archiv der KZ-Gedenkstätte Dachau

Livres :

Diefenbach, Stefan Gerhard, Von Arnstein nach Dachau. Zum 50. Todestag von P. Alfons Spix SS.CC. - Opfer des nationalsozialistischen Kirchenkampfes, in: AfmrhKg, 44. Jg. 1992, S. 269 - 284.

Hehl, Ulrich von (Bearb.), Priester unter Hitlers Terror. Eine biographische und statistische Erhebung, [= Veröffentlichungen der Kommission für Zeitgeschichte, Reihe A: Quellen, Bd. 37], Paderborn - München - Wien - Zürich ⁴1998, S. 854.

La Province hollandaise durant la Seconde Guerre Mondiale

Jan Wouters ss.cc.



Aux Pays-Bas

Le matin du 10 mai 1940 l'armée allemande envahissait les Pays Bas. Dès le matin de ce jour, nos maisons de Valkenburg (frères) et Meersen (sœurs) se trouvaient en territoire occupé. Notre seule paroisse du pays à Rotterdam était confrontée à des actes de guerre. Le dimanche de Pentecôte 12 mai, les élèves du petit séminaire de Sint Oedenrode virent passer les troupes allemandes. Le même dimanche, Bavel fut évacué forçant à fuir les habitants et les novices. Ceux-ci et d'autres réfugiés aboutirent d'abord en Belgique, puis finalement en France. Ils ne purent regagner le noviciat qu'en août 1940. Les membres de la communauté de Nuland s'enfuirent à s'Hertogenbosch, où ils occupèrent tant bien que mal le palais épiscopal jusqu'au 13 mai où ils regagnèrent Nuland occupé. Ainsi commencèrent cinq difficiles années d'occupation pour la Province hollandaise. Le gouvernement provincial fit en sorte que la formation puisse continuer le plus possible. Pas facile. Il fallait trouver des solutions pour les nouveaux prêtres qui avaient reçu leur nomination pour les missions, mais étaient dans l'impossibilité de s'y rendre.

L'occupant allemand avait sans cesse besoin de nouveaux locaux pour héberger sa machine militaire. Monastères et couvents s'y prêtaient souvent, nous l'avons constaté ! Les deux premières années nous avons pu y échapper heureusement, mais en septembre 1942 notre maison de Nuland fut réquisitionnée/ Nos étudiants en philosophie et leurs professeurs rejoignirent Valkenburg qui se remplit en un rien de temps. Les autres membres de la communauté de Nuland furent accueillis dans un couvent voisin. En septembre de l'année suivante, les Allemands occupèrent le petit séminaire de Sint Oedenrode. Au prix de vraies recherches, on parvint à caser étudiants et enseignants : le scolasticat de la Province d'Allemagne pour les trois années supérieures, une usine de cigares à Sint Oedenrode pour les classes intermédiaires, et pour les plus jeunes un centre paroissial en Zélande puis, à partir de février 1944, dans deux hangars à Helenaveen.

Certains confrères furent déportés par les occupants. En février 1942, le frère autrichien Bartholomeus Prüner, enseignant à Sint Oedenrode dut être enrôlé dans l'armée allemande. Il aboutit en Russie, y fut blessé et retourna en Autriche après la guerre.

Le Père André Scheijen, professeur à Sint Oedenrode, fut enfermé comme otage à Sint Michielsgestel dans un camp de juillet 1942 (il avait alors 29 ans) jusqu'en décembre 1943. Parmi les centaines de notables hollandais enfermés dans ce camp plusieurs moururent devant les pelotons d'exécution en représailles pour les défaites subies par les Allemands. Par bonheur, André y échappa.

Le Père Christoffor Meulendijks fut fait prisonnier à Venlo en mai 1944. Après avoir été ballotté d'un camp à un autre il mourut en avril 1945 à Bergen Belsen, âgé de 50 ans. Un des ses compagnons d'infortune écrivit plus tard à son sujet : « *Le Père Meulendijks, appelé Uncle*

Chris par les autres prisonniers et Chris par nous, était très estimé par les autres prisonniers, spécialement pour sa magnifique camaraderie sans façons, alliée à un esprit pieux et réellement sacerdotal (...). A Bergen-Belsen Chris contracta le typhus après quelques semaines. Il fut mis en quarantaine. (...) Je ne lui ai parlé qu'une fois, près des barbelés. Il avait mauvaise mine, amaigri. Mais pas déprimé pour autant, au contraire, de bonne humeur et optimiste. Nous n'étions pas autorisés à entrer dans la baraque des malades et je ne pus connaître la suite. Au moment où nous le croyions presque guéri, nous apprîmes sa mort. »

A la fin septembre 1944, le frère Léonard van Rutten fut contrôlé par les Allemands au village de Helenaveen où il s'était rendu pour acheter du pain. Avec cinq autres hommes il fut envoyé comme prisonnier en Allemagne. Quelques mois après la libération, nous apprîmes qu'il avait été mis au travail dans une usine à coke à Watenstedt : un travail très dur, douze heures par jour, sans nourriture suffisante. Il mourut le 4 février suivant à 37 ans, suite au dur travail et à la maladie.

D'autres frères ont passé des temps plus ou moins longs dans des camps de travail: les frères convers Willy van Lieshout et Wim Berkvens et le frère scolastique Wim de Bruin. Ils ont souffert longtemps après la guerre de traumatismes dus à la guerre.

Les sœurs souffrirent aussi de violences dues aux armes. Durant l'offensive libératrice au sud des Pays-Bas en septembre 1944 leur couvent de Meersen se trouvait sur la ligne de front entre les forces occupantes allemandes et les forces alliées de libération. Le 15 septembre un obus de mortier frappa la cuisine. Les deux sœurs qui y travaillaient furent grièvement blessées et moururent le jour même. Il s'agit de la sœur hollandaise Anna van Ruyven et la sœur lithuanienne Judith Simanaviciute.

En Indonésie

La Province hollandaise fut plus durement touchée en Indonésie, alors colonie hollandaise où plusieurs frères étaient actifs sur les îles Bangka et Belitung ainsi qu'à l'archipel des Riau. En février 1942 les armées japonaises occupèrent l'Indonésie. Assez vite après l'occupation la presque totalité des missionnaires hollandais fut confinée dans des camps d'internement. Aux Pays-Bas on ne recevait que de rares nouvelles : un télégramme, une courte lettre arrivée via la Croix Rouge. D'habitude on disait que tout allait bien. Mais en octobre 1945 la terrible nouvelle éclata : durant l'occupation Vitus Bouma, le préfet apostolique, avait perdu la vie de même qu'un frère convers et neuf pères. Cette nouvelle causa un terrible choc pour toute la communauté provinciale. Le secrétaire provincial pouvait écrire à bon droit après l'arrivée de cette nouvelle : « *Jusqu'ici notre Province n'avait pas été touchée dans ses œuvres vives, maintenant c'est arrivé* ».

Les pères qui travaillaient à l'archipel des Riau ont supporté raisonnablement bien leur vie de camp. Ils étaient emprisonnés dans un camp d'internement où la vie était moins dure qu'ailleurs. Toute autre était la situation pour les frères de Bangka et Belitung. Quand l'armée japonaise a commencé à attaquer ces îles, Mgr Vitus Bouma organisa le départ des sœurs de la Providence de Bangka vers Java et envoya le père Edmund Corijn et le frère Antonius Bruijns avec elles. Tous deux survécurent à la guerre.

Le père Piet Lahaye fut le premier confrère victime de la guerre en Indonésie. Il était aumônier dans l'armée hollandaise et fut tué durant les combats entre les armées hollandaise et japonaise le 3 mars 1942, âgé de 45 ans.

Tous les pères de Bangka furent arrêtés le 9 avril. Il leur fut permis de ne prendre que des objets de toilette et un sous-vêtement propre, plus 30 florins. Ils furent amenés à la prison de Pangkalpinang, la capitale de Bangka.

On leur dit qu'il s'agissait d'un emprisonnement temporaire, deux semaines seulement. Mais finalement ils y restèrent deux ans. Avec d'autres religieux, au total 26 pères et frères, nos confrères furent enfermés dans une cellule de 5 mètres sur 3. Il était impossible à tous de dormir au même moment. Heureusement cette situation ne dura que quelques jours. Ensuite ils furent transférés dans un espace où se trouvaient deux « balai-balai », deux estrades en bois sur lesquels chacun avait sa petite place pour dormir.

Les prisonniers n'avaient jamais que peu de nourriture, beaucoup trop peu. Au début, le prêtre diocésain de Bangka, Bun Thiam Kiat, qui n'était pas emprisonné, avait la permission de visiter ses confrères prêtres. Ainsi il pouvait introduire en douce un supplément de nourriture pour eux. Mais après quelques mois on découvrit la chose et Bun fut interdit de visite aux prisonniers, qui furent ainsi livrés au système élaboré par les Japonais pour les affamer.

Durant l'avent de cette année, les missionnaires étaient si affaiblis par la faim que Mgr Vitus Bouma entama une « récitation perpétuelle du chapelet ». « *J'espérais que cela pourrait peut-être prévenir un désastre* » disait-il. Cela n'eut guère d'effet, sauf que Mgr lui-même peut reprendre un peu de force en étant transféré pour cause de dysenterie à l'infirmerie où il reçut une meilleure nourriture. Dans l'espace entre les estrades, les pères avaient la possibilité de dire la messe chaque jour à un autel fabriqué par eux. Ceux qui en avaient la force pouvaient s'en servir.

Le 10 mai 1943 le père Alfons Mars fut le premier à mourir des suites de ses privations. Il avait 33 ans.

A la fin avril 1943 tous les prisonniers furent transférés en camion à Mentok, un port de mer à quelque 137 km. Le voyage fut horrible. Les prisonniers squelettiques étaient assis ou couchés sur la plateforme en bois secouée et brinquebalante. A Mentok ce fut l'heureuse (?) retrouvaille de deux confrères qui se trouvaient à l'île de Belitung au début de la guerre et qui y avaient été internés. Tous furent immédiatement transférés à la prison de Mentok.

La situation là était meilleure car ils étaient logés dans des maisons normales (mais sous étroite surveillance), vu que la prison était déjà surpeuplée. La nourriture était aussi meilleure, mais il n'y avait pas d'infirmier. Les médicaments manquaient en partie ou totalement, même en cas d'épidémie de malaria, et plusieurs souffrirent de gale ou d'autres maladies cutanées. Il fallut attendre que Monseigneur soit abattu à nouveau par la dysenterie pour qu'un docteur lui donne des médicaments.

Les prisonniers souffraient aussi beaucoup psychologiquement. Le manque total de vie privée n'était pas le pire. Le pire était que les Japonais prenaient grand plaisir à humilier continuellement les prisonniers et à les tourner en ridicule, les laissant au garde à vous durant des heures et les faisant se prosterner comme des esclaves devant leur maître. Néanmoins, certains d'entre eux savaient comment rendre la vie un peu supportable. Ainsi le père

Benedictus Bakker mit sur pied une petite chorale dont les représentations faisaient souvent chaud au cœur à ses compagnons de prison.

Durant leur séjour à Mentok, les frères suivants moururent:

Dionysius van Gorp, le 21 juillet 1944, à 38 ans.

Plechelmus Nieuwe Weme, le 22 novembre 1944, à 31 ans.

Ladislaus van Gelder, le 9 décembre 1944, à 39 ans.

Pacomius Heuver, le 23 décembre 1944, à 47 ans.

Pascalis van der Knaap, le 10 février 1945, à 35 ans.

En mars 1945 les prisonniers furent à nouveau transférés, cette fois à Lubuk Liggau à l'intérieur de l'île de Sumatra. Les prisonniers furent transportés en trois groupes, les plus valides d'abord. De Mentok ils se rendirent en camion au port et de là, en barques à rames, vers les navires cargos qui les amèneraient à Sumatra, un voyage de 12 heures, durant lequel les prisonniers étaient couchés dans la cale du navire. Arrivés au port de Palembang ils poursuivirent leur voyage en train de marchandises pour à nouveau 12 heures. Ils ne reçurent aucune nourriture durant le voyage, ce qui fait que plusieurs prisonniers moururent en cours de route.

Dans le camp d'internement de Lubuk Linggau la malaria et la dysenterie faisaient rage. S'y ajouta le « béri béri » comme conséquence de la sous nutrition. Parfois l'un ou l'autre avait la chance d'attraper une souris ou un lézard, une nourriture extra. En désespoir certaines mangeaient même des poux ou des mouches qu'on trouvait en abondance.

La situation à Lubuk Linggau était si pathétique que quatre frères moururent en deux mois :

Vitus Bouma, le 19 avril 1945, à 52 ans.

Thomas Mul, le 21 avril 1945, à 46 ans.

Arnold Nijssen, le 6 juin 1945, à 34 ans.

Benedictus Bakker, le 14 juin 1945, à 42 ans.

Le 15 août l'armée japonaise se rendit et les trois frères survivants, Callixtus van Thiel, Sylvester Wouters and Theofaan Alberse purent quitter le camp. Ces trois frères et deux autres qui avaient survécu à la guerre japonaise sur l'île de Java, reprirent leur mission à Bangka et Belitung jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires en provenance des Pays-Bas.

Ce n'est que le 11 janvier 1950 que les corps des quatre frères qui moururent à Sumatra purent être transférés à Bangka. Ils y furent à nouveau inhumés en présence d'une foule émue aux côtés des six frères déjà enterrés là auparavant.

Frères et Sœurs, victimes de la violence dans le monde.

Et en RDC ?

Paula Teck ss.cc.



Cristina et Radek m'ont proposé d'écrire un article sur 'la violence dans notre monde où nos Frères et Sœurs SS.CC. sont envoyés ' et de partager un peu les expériences de nos communautés en Afrique. J'ai dit oui, mais j'ai surtout compté sur les témoignages écrits de mes Frères et Sœurs qui ont parcouru un long chemin au Congo, lieu de ma longue expérience en mission... Mercedes Paramo m'a répondu par écrit, ce que je transcris volontiers. D'autres m'ont partagé leur expérience...

Je m'excuse auprès de nos Frères et Sœurs qui ont vécu une expérience forte d'insécurité, de violence de guerre au Moçambique, comme notre Frère André van Kampen, qui durant 50 ans de vie missionnaire là-bas, a traversé des hauts et des bas durant les guerres et les persécutions. Maintenant, il peut vivre, plus paisiblement au noviciat à Boane-Moçambique, où il peut témoigner auprès des novices africains et africaines de cet amour inconditionnel de Dieu pour son peuple à travers ce religieux SS.CC.

Nous nous rappelons quelques grands moments forts de peur, d'insécurité, de violences **au Congo**. Je remonte en 1972.

Face à la dictature naissante de Mobutu, le Cardinal Malula, un génie africain, a dénoncé la centralisation forte du pouvoir ... A partir de ce moment-là, la violence en paroles s'est déclenchée à la radio, à la télévision, dans la rue, contre l'Eglise catholique y compris les prêtres, les religieuses...jusqu'à menacer de faire comparaître le Cardinal devant un tribunal populaire et d'expulser les missionnaires...au moment où Kinshasa ne comptait que 5 prêtres autochtones... Les Frères et Sœurs ont continué leur travail d'évangélisation, en solidarité avec tous les autres missionnaires.

Dans les années de forte dictature, en Eglise, nous avons cherché de nouveaux chemins d'évangélisation. Quand toutes les écoles catholiques ont été nationalisées, les cours de religion ont été supprimés comme cours, les mouvements chrétiens annulés...les missionnaires ont redoublé leurs forces pour atteindre la jeunesse très nombreuse dans nos quartiers denses de la périphérie de Kinshasa en organisant la catéchèse extrascolaire, en faisant appel aux nombreux professeurs laïcs pour accompagner des milliers d'enfants, de jeunes dans nos églises...

C'étaient des années de donation totale, qui ont rempli nos cœurs d'hommes et de femmes consacrés aux Sacrés Cœurs. Nous étions témoins de la foi convaincue des mamans et des papas, qui voyaient la nécessité de la transmettre aux enfants dans leur quartier, d'où sont nés les nombreux Mamans et Papas catéchistes. Le P. Matondo, CICM, a eu la sainte inspiration d'encadrer les jeunes dans des sortes de communautés de base pour jeunes, qui se réunissaient dans les quartiers pour lire et partager l'Evangile, surtout celui de St Jean. De là est né le mouvement très connu des 'Bilenge ya Mwinda = Jeunes de la Lumière'.Oui, nous avons vu comment ces temps de persécutions ont forgé la foi de tous et une Eglise, basée sur des laïcs, car une des priorités de l'Archidiocèse était devenue la formation permanente des laïcs. De ces laïcs sont nés beaucoup de vocations pour la prêtrise, la vie religieuse... Je peux

dire, que ces années dures de la dictature de Mobutu, qui a duré jusqu'en 1997, nous, comme Frères et Sœurs d'une famille internationale, appartenant à différentes Provinces, nous avons pu vivre, redécouvrir en profondeur ce que nous sommes dès le début de la Fondation, des enfants de la croix, qui voulaient être et rester utiles à l'Évangélisation des banlieues de Kinshasa

La fin des années de Mobutu a été marquée par l'anarchie de l'État, qui s'est traduite par une insécurité grandissante jusqu'à exploser. Nous nous souvenons tous des pillages de 1991 et 1993 qui ont produit dans nos quartiers la peur, la misère et l'insécurité totale.

En 1986, Frères et Sœurs, nous avons décidé d'accueillir les vocations qui s'orientaient vers la Congrégation. Nous avons commencé alors les premiers Postulats en 1989 et en 1991. Les premiers noviciats devaient se mettre en marche avec Camille Sapu, Paulin Kadumu de la part des Frères et Colette Buhangize et Célestine Mpolo du côté des Sœurs.

Voici comment **Mercedes Paramo**, la première maîtresse des novices, garde un souvenir de ce temps des premiers pillages et du démarrage du noviciat à Masina, P. Damien. :

C'était dans les années 1991, moments où les sœurs se préparaient pour commencer le noviciat avec les deux premières Postulantes à Kinshasa, Colette et Célestine. La situation était très tendue et sévissait une grande insécurité. Cela nous a fait réfléchir et voir si c'était le moment ou non, de commencer un noviciat. Je me rappelle de la réflexion de Célestine, « mais ma sœur, nous sommes comme au temps de la fondation, nous pouvons commencer dans la clandestinité ... » et c'est ainsi que le premier noviciat des sœurs à Kinshasa a commencé. Les pillages se sont propagés systématiquement dans la ville, et pendant la nuit, on entendait les tirs autour de nos maisons. Un de ces matins, deux jeunes gens armés, ont frappé à notre porte, et ont exigé la voiture ; j'ai donné les clés et ils sont partis. Immédiatement, les voisins sont venus voir si personne n'était blessée et ils ont décidé de passer la nuit à la maison pour nous protéger. Pendant un certain temps, six hommes de la communauté de base, dormaient au garage pour nous accompagner. Dans toute cette insécurité, nous avons senti la solidarité des gens autour de nous et la Providence du Seigneur qui ne nous laissait pas seules. C'est vrai, nous avons passé des moments de peur, mais nous étions avec les voisins du quartier qui ne pouvaient pas aller ailleurs. Par rapport au centre ville, nous avons constaté que nous étions plus en sécurité dans notre quartier de Masina que dans la ville même. Une autre nuit, vers 2 heures, nous avons entendu un bruit semblable à une bombe dans la maison du voisin, monsieur Henri. Deux voleurs ont voulu s'introduire chez lui et on a tiré sur eux. Nous nous sommes levées et habillées, puis on a essayé de voir ce qui se passait. Le lendemain, un des voleurs gisait par terre, presque nu, atteint d'une balle. Je me rappelle qu'à ce moment là, notre prière était une prière d'abandon, d'action de grâces pour la protection du Seigneur, de demande de pardon pour toutes ces attaques envers cette population pauvre, de confiance afin que cesse au plus tôt cette barbarie. On peut dire que nous avons vécu tout ce temps dans l'insécurité mais non dans l'angoisse ; c'était la même population qui nous édifiait. Aussi, nous avons appris à partager ce que nous avons et à savoir vivre avec le nécessaire. Nous avons vraiment senti que les SS.CC. étaient avec nous.

En 1997, Laurent Kabila, un guerrier avec l'aide des Rwandais, est entré au Congo - Kinshasa comme un libérateur, chassant la dictature de Mobutu qui avait duré plus de 35 ans... Tous les espoirs étaient mis en Kabila et c'est ainsi que la population de Kinshasa l'a reçu presque sans aucune résistance... Mais, malgré les promesses, la situation économique et sociale n'a pas changé... Assez vite, la guerre a été déclarée contre les rebelles qui menaçaient de s'emparer de Kinshasa, comme dans d'autres lieux stratégiques du pays. Avec l'aide de l'armée angolaise et zimbabwéenne, une guerre de trois jours s'est déclenchée à Kinshasa : nos quartiers, dans lesquels sont situées nos maisons, étaient entourés de rebelles.

L'armée zimbabwéenne sur le Boulevard Lumumba, montrait sa puissance par des coups de fusils, bruit de canons!!!

Frères et Sœurs, dispersés, ont vécu 'emprisonnés' dans leurs maisons, pendant plusieurs jours, sans trop savoir ce qui se passait dehors...A partir de l'aéroport, des populations fuyaient et passaient devant nos portes... 'Où allez-vous ? En ville, chez nos familles...'. Et nous, où allons-nous ? Heureusement, dans nos maisons étaient restés bloqués un ou deux Frères, qui étaient venus prendre leur petit déjeuner après la messe du matin....Grâce à Dieu, nous avons eu l'Eucharistie assurée dans nos maisons...et la présence d'un Frère dans ces moments très angoissants, parce qu'à tout moment, nos maisons étaient sous les tirs de fusils des rebelles et les tirs de canons que nous entendions tout près de nous...Les maisons des Frères comptaient très peu de Prêtres...Mikondo était resté avec deux jeunes Frères...le Postulat avec le P. Manuel...Nous essayions de rester en contact les uns avec les autres par une phonie bien cachée...Et quand nous pouvions sortir, les jeunes confrères congolais faisaient le relais entre les différentes communautés pour nous apporter des nouvelles, du renfort.

Entretemps, les guerres continuent à l'Est du pays parce que le sous-sol est trop riche en minerais et reste exploité par beaucoup de puissances étrangères...Kabila se tourne assez vite vers ses amis-alliés, tendance 'communiste'...et il est assassiné. Son 'fils', Joseph Kabila , prend immédiatement sa place...

Après tant de Conférences sur la paix, des élections démocratiques, libres et transparentes, la guerre continue jusqu'à nos jours, et avec la guerre, l'exploitation des richesses ... La situation économique et sociale change très lentement. Des mouvements de grève sont lancés dans l'enseignement, la santé, l'administration...

Aussi, maintenant, Frères et Sœurs, à travers les paroisses et les Œuvres sociales et éducatives se mettent au service de l'évangélisation d'un peuple, assoiffé de justice, de paix et de dignité humaine. Quand l'Etat n'a jamais d'argent pour assurer l'éducation des enfants, de la jeunesse, dans nos quartiers, Frères et Sœurs assurent une éducation de qualité dans le Collège P. Damien et l'école primaire au Centre P. Damien. La promotion de la jeune fille et de la maman reste une priorité pour les Sœurs, à travers les centres d'alphabétisation et de post-alphabétisation. Les enfants marginalisés et handicapés trouvent une place au milieu des autres enfants...Ainsi, Damien continue à nous inspirer dans toutes nos œuvres...et nos paroisses à Kinshasa.

Pour quand, ce Congo meilleur, que nous rêvons toutes et tous ? Après plus de trente ans d'engagement comme Congrégation dans l'évangélisation à la périphérie de Kinshasa, nous sommes devenus nombreux : actuellement, il y a 17 Frères dont 11 congolais et 1 mozambicain ; 17 Sœurs dont 11 congolaises et 1 mozambicaine. Une quarantaine de laïcs de la Branche séculière forment trois communautés. Ensemble, nourris quotidiennement par l'Eucharistie et l'adoration réparatrice, par la fraternité et le zèle missionnaire qui nous caractérisent, nous gardons des raisons d'espérer et nous les transmettons à la jeunesse et aux chrétiens des paroisses qui nous sont confiées.

Notre inspiration ? C'est la même que celle de Pierre et d'Henriette qui ont fait connaître l'Amour.

Aujourd'hui, célébrer la semaine Sainte à Kinshasa avec cette masse de fidèles dans les églises, peut questionner et même évangéliser la multitude qui a perdu la foi en Jésus et en son Eglise ...

L'Esprit souffle où Il veut et quand Il veut !!! Nous avons beaucoup de raisons d'espérer !

La mort de nos frères et sœurs innocents

André Kibeti ss.cc.



Je tâche par le présent article d'exprimer ma sensibilité par rapport à la réalité de la mort et surtout à ce qu'implique cette mort dans la réalité de notre société. J'essaierai de montrer qu'à la suite de quelques considérations sur la mort et partant de quelques témoignages, à Kinshasa des personnes meurent innocemment à cause d'une structure politique qui me semble peu prudente. J'ai toujours conçu l'homme dans une « mort innocente » comme une chose ou un animal, par conséquent voué au néant, L'homme est une réalité du néant quand il cesse d'être sujet de « communion et d'interpellation ». Et pourtant l'homme est quelque chose non pas de « rien », mais de « valeur et de dignité » devant Dieu.

Il est vrai que la mort est un phénomène naturel. Tout homme est confronté à cette réalité. Et pour mourir, il doit y avoir au moins un bourreau comme son agent causal. Au calvaire, c'étaient des soldats qui ont pendu Jésus sur la croix. Chaque personne sur terre aura des bourreaux qui finiront par la mettre sur sa croix, à savoir : tel accident, une quelconque maladie, le vieillissement etc. les causes de la mort sont fort différentes.

Cependant, ce fait n'a jamais trouvé bon accueil chez l'homme. Car, quoi qu'il en soit, la mort est une ennemie qui, avec et pour l'homme, ne peut nullement faire un bout de chemin ensemble, sinon quand l'homme n'en est plus conscient. La mort nous ravit nos papas et mamans, nos frères et sœurs, nos amis et familiers... nous laissant couler à jamais les larmes de nos yeux.

J'étais âgé de sept ans quand mon père est décédé. Je n'étais pas de ce fait, affecté par sa mort, pourtant les pleurs continués de notre maman, de mes sœurs, frères et des autres me poussaient, moi aussi à pleurer. Pour moi -hier plus qu'aujourd'hui- des personnes pleurantes qui se trouvent autour du cadavre sont l'objet de la réflexion sur la mort. Leurs pleurs signifient qu'avec la mort tout finit ici sur terre et que l'homme pleurant se voit vidé devant cette réalité. Je pleure parce qu'il y a les autres. Les autres m'interpellent sur ma mort. Je me permets ainsi de dire que c'est l'homme qui donne sens à la mort.

Dans la tradition africaine, comme on peut aussi le remarquer chez le peuple hébreu, il existe entre autres, la bonne et la mauvaise mort. Cette dernière n'a jamais été assumée par l'africain. Elle est du genre d'une mort précoce et souvent provoquée par les hommes. Une mort pressée et provoquée est singulièrement l'objet d'une grande désolation et de trouble. A Kinshasa particulièrement et selon mon expérience, si quelqu'un meurt inopinément et surtout une jeune personne, on cherche à trouver la cause de cette mort ailleurs que dans la personne même. C'est pourquoi, l'on pourrait comprendre que la culture de la sorcellerie bat encore son record généralement en Afrique et en RD Congo en particulier, précisément à Kinshasa. Elle constitue l'un des motifs du type de cette mort.

A Kinshasa il existe en outre, la réalité d'une mort précipitée. Mort de l'homme par l'homme dû à l'orgueil de l'homme, à l'insécurité sociale, à la non assistance aux personnes en danger, à une structure politique orgueilleuse et incertaine etc. Je vous raconte la mort d'une fille dont le sens m'a toujours paru incompréhensible. Il était aux alentours de 21 heures, dans la rue Ndjoko/ Kinshasa, alors que cette fille grillait les poissons pour vendre. Un policier du poste de police se trouvant en diagonale de là où elle exerçait son activité commerciale vint lui tenir compagnie. Etant assis sur le même banc que cette fille, arme posée sur les jambes en direction d'elle, celle-ci dit au policier : « *change la position de ton arme* ». « *Non ! Ça ne fait rien* », dit-il à la fille. « Oh j'ai peur » rétorqua-t-elle. Il était en train de changer la position de son arme quand sortit une balle qui toucha la jeune fille au ventre. C'était là sa mort. Comment interpréter l'événement ? Pour certains, c'était la conséquence d'un état d'ivresse. Pour d'autres, le monsieur cherchait la main de la fille, ce qu'elle a toujours refusé. Cette mort n'est que la conséquence de son refus. Pour le meurtrier, la balle était déjà en place et au moment où il voulait la soulever, il ne s'en était pas rendu compte. Le mouvement a déclenché le tir.

Cinq mois, jour pour jour un avion a détruit plusieurs maisons dans le quartier de Kingasani/Kinshasa, causant la mort de près d'une centaine de personnes. Cet avion cargo, après son décollage de l'aéroport international de Ndjili, venait de perdre l'un de ses deux moteurs pour commencer à raser les toits et les personnes qui s'y trouvaient pour finalement finir sa course sur la maison où un novice (stagiaire) de la communauté 'Amour et Liberté' rendait visite à une malade de sa famille.

Je ne pouvais imaginer et fixer le regard sur les effets d'une telle catastrophe. Des personnes avec leurs biens sont parties. Ce qui m'a frappé personnellement dans tout cela, c'était le comportement et de la population et des autorités du pays : ne fût- ce qu'une journée de deuil au niveau de la ville n'a pas été observée. Personnellement je ne cesse de me demander si toutes ces personnes victimes de ce crash étaient des congolais à part entière, ou bien étaient-elles des congolais entièrement à part ! Pourquoi doit-on se contenter, sans voir autrement, de ce qui est survenu ? Certaines personnes venaient non pas pour compatir, mais pour piller les restes d'avion. Pourquoi serait-il nécessaire de jeter des fleurs à une autorité politique qui achète des cercueils pour enterrer les innocents ? Mériterait-elle l'applaudissement de la population du moment où elle devrait s'acquitter de ses obligations ? C'est regrettable de voir le devoir politique se convertir en un système politique de « cadeau » pour mériter des acclamations. Il y a lieu de prendre conscience de cela en disant que l'homme est un être jouissant des droits, et par conséquent des devoirs. On doit respecter son droit à la vie car, subjectivement il est lié à sa foi. Il est un être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu pour un monde meilleur.

Nous, finalement, devons tout confier à Dieu : « *...abandonnez-vous à Dieu qui ne vous abandonnera pas* », disait la bonne Mère. C'est lui qui, dans toute chose à le dernier mot. Bénie soit cette nécessité de toujours être des hommes et des femmes d'espérance. Et pour aider l'espérance à s'accomplir nous devons être des annonciateurs de la vérité dans l'obéissance filiale pour que le mode opère la transformation selon les cœurs de Jésus et de Marie.

La mort accidentelle de la Sœur Célestine Mpolo

Willy Mpia Makila ss.cc.



La mort est toujours un événement qui apporte consternation et douleur. Dans toutes les cultures du monde, la séparation qu'elle engendre est vécue de manière tragique. La mort accidentelle de la Sœur Célestine Mpolo avait particulièrement frustré plusieurs personnes. C'est émouvant de voir partir une jeune dame dynamique, pleine de talents, emportant avec elle toutes les promesses d'un futur heureux.

Une telle mort m'avait beaucoup révolté de perdre une pièce tout neuve pour la mission à un moment où personne ne l'imaginait. A la célébration eucharistique qui nous avait unis à la Sœur Célestine avant l'enterrement de son corps, le président disait qu'il sentait la douleur de tous ceux qui venaient participer aux funérailles. Mais au même moment, il lançait une invitation à tous d'imaginer des aînés et des parents d'enterrer la jeunesse dont ils espéraient recevoir des obsèques dignes de leur âge.

Dans la culture « mbun » dont elle était originaire, la mort d'un enfant ou d'un jeune n'est pas acceptée. Cette culture cherche immédiatement les causes de la mort. Il en était pareil à la mort de la Sœur Célestine : par beaucoup spéculations, les gens avaient tenté, à tort ou à raison, d'établir les responsabilités dans l'événement. Mélangeant mes sentiments à ceux des autres, j'ai essayé de partager ces responsabilités à plusieurs niveaux.

Il est plus que vrai que l'état des routes au Congo laisse à désirer. Les routes qui desservent actuellement au Congo font partie de l'héritage hérité de la colonisation. Les gouvernements municipaux et nationaux sont passés, mais le projet de construction des routes a très peu retenu l'attention des uns et des autres. Les rues de Kinshasa sont bien remplies des trous qui servent aux apprentis nageurs quand il pleut. Le meilleur chauffeur est celui qui sait esquiver tous les trous sur son chemin.

La population congolaise a beaucoup perdu du sens du bien commun. Le respect des biens et des places publiques existe de moins en moins. Les gens se sentent libres de verser des ordures sur les voies publiques, sans imaginer le danger qu'elles peuvent porter pour les usagers de la route. Cela n'étonnerait pas de rencontrer sur la chaussée des peaux de banane, des pierres, des troncs d'arbres ou d'autres objets gênant la circulation. L'Etat et la population partagent la responsabilité de plusieurs accidents de circulation.

Je pense à tort ou à raison que la congrégation a aussi une part de responsabilité dans cette mort de la Sœur Célestine. La voiture que la sœur avait employée pour aller en excursion n'était pas en bonnes conditions pour un tel voyage. C'était une vieille voiture et mal entretenue. Le manque d'attention et la volonté d'épargner, peut-être, peuvent faire payer des factures colossales. Dans ce sens, je vois une part de responsabilité qui incombe à la Congrégation dans cet accident mortel qu'avait fait Célestine.

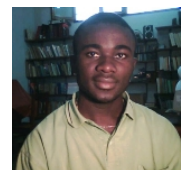
Il y a, enfin, la responsabilité personnelle de la conductrice. La piste routière représente toujours une tentation et un danger pour un chauffeur. Dès que l'engin se trouve sur la route, les tendances du chauffeur sont de mesurer ses performances et ses forces dans son domaine. En même temps, dès que l'on se sent engagé, surgit le risque d'oublier les normes élémentaires de sécurité, le code de la route, la prudence personnelle en confiant de trop sur sa conduction personnelle.

Le port de ceinture de sécurité, l'attention fixée sur sa trajectoire, la distance de sécurité à garder, la vitesse indiquée pour chaque endroit de la route... sont des recommandations que les conducteurs peuvent facilement négliger. Certainement la sœur Célestine serait tombée dans le piège de l'oubli de l'une des normes récemment citées. L'imprudence personnelle peut aggraver les erreurs de la société environnante précipiter leurs conséquences.

J'avais été curieux de lire dans une situation de mort accidentelle de la Sœur Célestine Mpolo, les différents niveaux de responsabilité. Notre société environnementale peut présenter plusieurs risques sur le chemin de notre vie, mais nos propres faiblesses peuvent aussi y compter pour beaucoup. C'est bien de compter sur nos propres forces, mais c'est mieux de reconnaître nos imperfections. C'est celui-là le regard qui change.

La mort est incompatible avec la vie...

Nicolas Malaba ss.cc.



Partant de notre propre expérience de la mort, nous pouvons la définir comme une séparation de l'homme avec son propre corps et de l'homme avec sa communauté (sa famille, les voisins, ses amis et connaissances). C'est ainsi que la mort n'est pas pour nous un phénomène purement biologique ; elle a toujours été une notion construite de l'existence morale et religieuse.

Point n'est besoin de redire que la mort conserve son irréversibilité malgré le progrès de la médecine que connaît l'homme. C'est cette caractéristique cruelle de la mort qui traumatise l'homme depuis l'aurore de notre temps.

Mon père est mort il y a bientôt une dizaine d'années. Il a succombé par manque d'oxygène. Il était dans le coma. Trois minutes environ de manque d'oxygène ont suffi pour affronter sa mort.

Nous étions autour de son lit de malade dans la salle d'urgence : un médecin, une infirmière, son frère cadet (mon oncle paternel), sa femme (ma mère) et moi (son fils). Tout un réseau de relation angoissé par la mort.

Moi particulièrement, c'était la première fois dans ma vie de voir une personne mourir et c'était mon père qui nous quittait dans le silence total. Le chagrin était si fort que même mon corps était saisi de tristesse. Quant à sa femme et son frère cadet, c'était des larmes ; moi, c'est le jour suivant que j'ai pleuré. C'est pendant que mon père rendait l'âme que j'ai réalisé combien je l'aimais. Et c'est l'irréversibilité de la mort qui m'a élevé à cette clairvoyance nette de mon affection paternelle.

Dès lors, pour moi l'homme n'est plus dualité de corps et de l'âme. Il n'est qu'esprit. Et le corps n'est qu'une enveloppe dont nous nous servons pour nous rendre visible dans la vie terrestre. Dans cette perspective, la crainte de la mort est illogique. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation ; cependant la mort est la privation consciente de cette dernière. Cette conviction que la mort n'est rien pour nous a comme conséquence que nous apprécions objectivement les joies que nous offre cette vie éphémère parce qu'elle n'y ajoute pas une durée illimitée mais nous ôte plutôt le désir de l'immortalité.

Mourir, quand il est question d'un être humain, ne signifie pas périr, mais faire l'expérience de la perte d'un monde d'attachements et d'investissements ; un monde où le pouvoir et l'avoir sont d'essence symbolique, imaginaires estimés non pour eux-mêmes mais pour soi par rapport à autrui.

Ce faisant, la mort nous oblige à nous inventer des raisons de vivre en dépit d'une existence précaire, menacée et menaçante. Anthropologiquement parlant, la mort est toujours

et avant tout une séparation douloureuse. Avec elle, comme disent les philosophes, l'être devient non-être ; par elle, la présence se mue en absence. Quoiqu'informé de notre mortalité, on est toujours bouleversé d'abord par la brutalité et l'inévitabilité de cette dernière.

Ce qui explique que dans nos cérémonies funéraires, conçue par le génie culturel pour lutter contre l'action perturbatrice de la mort, il y a au fond un mécanisme de dépassement de la mort, une méthodologie sociale pour agir contre le chagrin et non sur la mort comme telle.

Dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, devant un mort, deux attitudes demeurent incontournables. Primo, les larmes, la manifestation de la douleur sous des formes variées. Secundo, on s'adresse moins au mort qu'à la mort. Comme illustration, il y a des actions parodiques pendant le deuil, des comportements burlesques, des accoutrements drôles, des danses, des cris et des pleurs

Ainsi entendue, la crainte de la mort est injustifiée. Elle n'est qu'une séparation, ou un changement d'état et l'existence terrestre une propédeutique pour l'au-delà. (Mt. 22, 40).

Humainement, l'épreuve de la mort est frappante, elle demeure toujours l'horizon tragique, voire même effroyable. Mais nous avons heureusement de quoi surmonter la crainte qu'elle nous procure. Car sans le Christ, la mort est abomination, mais grâce à lui elle est passage pour l'éternité (Jn. 11, 25-26). En Christ, la mort devient la transition nécessaire pour parvenir au salut authentique qui est la vision de Dieu (1 Cor.15). Comme la médecine ne détruit pas la mort mais la maladie ; de même, la mort ne détruit pas la vie mais seulement le corps.

La violence dans le contexte immédiat

des frères de la Viceprovince

Miguel Habacuc Ortega Moreno ss.cc.



Faisant appel à notre mémoire, nous constatons que nous partageons la vie d'un peuple qui a souffert beaucoup de la violence structurelle et que la mort passe au milieu de nous.

Adalbert, le premier SS.CC. arrivé en Colombie, monte sur le toit de l'église Marie Reine à Medellin ; il tombe ; le choc est si violent qu'il provoque sa mort. Jan Teck part en vacances. Ressentant une certaine gêne, il va voir un médecin, après quelques examens, on diagnostique un cancer du poumon à un stade avancé. Il revient en Colombie pour faire ses adieux, trois mois après, il meurt dans sa Belgique natale.

Quelques exemples pour vous donner une idée du panorama : Une famille doit abandonner sa terre pour pouvoir vivre au milieu de la guerre entre Libéraux et Conservateurs ; ainsi dépouillée, elle doit recommencer à faire ses racines dans un autre village. Quelque part par là, des hommes sont en train de se disputer, un coup de feu part, la balle vient se loger dans la jambe de notre frère qui passe par là. Un autre frère a vécu son enfance et son adolescence durant l'une des périodes les plus difficiles à Medellin ; beaucoup de ses camarades ne sont plus là pour en parler.

Dans les années 90, les paramilitaires ont provoqué beaucoup de déplacements dans la région ; une autre famille doit arrêter de cultiver ses terres ; il se passera un long temps avant qu'elle ne puisse revenir. Chez un autre de nos frères, lorsqu'il était enfant, un voisin les menace de revenir chez eux pour leur faire du mal, sans dire sous quelle forme. Revenu chez eux, ce voisin sera frappé, non pas tant la peur qu'ils éprouvent que le fait qu'ils sont en train de réciter le chapelet. Surpris le voisin s'en alla sans rien leur faire. Durant son adolescence, ce même frère dût remplacer dans un village un leader communautaire qui était menacé ; du coup, il fut menacé lui-même. Un jeune avait été chargé de le tuer. Lorsque notre frère se trouva face à lui, il lui dit qu'il n'avait pas peur de mourir, mais qu'en réalité il avait davantage peur de ce qui tue l'âme.

Un vendredi soir, avec deux confrères SS.CC. en visite, nous sommes sortis pour qu'ils connaissent un peu de la culture de notre voisinage. Un grande surprise et grande frayeur nous attendaient : alors que nous étions en train de marcher... deux hommes sont en grande discussion, arrive une autre qui tire, on s'est mis à courir ; on a eu l'impression qu'ils nous poursuivaient parce que nous étions là à côté.

La mort de Ramón

Un jour de décembre, José nous appelle pour dire que Ramón a été hospitalisé. On a d'abord pensé à quelque chose de passager. Puis nous vient l'envie d'aller visiter ce frère malade. Plus tard, apprenant que la chose est grave, une autre éventualité nous envahit le

cœur : peut-être va-t-il mourir ? Seulement peut-être. Ensuite, le besoin de prier, d'en parler entre nous et avec des amis... l'incertitude, l'espoir. Le matin suivant, autre appel, inoubliable, notre frère a lutté, mais hélas il est mort.

Tout va si vite. Nous sommes tout perplexes. Nous retrouvons notre frère, la communauté locale, sa famille, la communauté paroissiale. Notre cœur nous fait mal, nous n'arrivons pas à croire qu'un frère si jeune soit là inerte.

Entre douleur et stupeur, la force de Dieu aura été, pour nous, de vivre une profonde communion avec l'évêque, le clergé du diocèse, les gens de la paroisse, la famille du défunt, les fidèles venus d'ailleurs. La messe à la cathédrale, l'arrivée à Algeciras avec tout le peuple qui attendait. Ensuite son transfert à son pays natal, Suaza.

Ramón et la proximité de Dieu

A notre tristesse se mêle la reconnaissance d'avoir connu un frère si proche de tous, pleuré par les enfants comme par les anciens. Il s'en est allé le chanteur de chansons d'amour, qui se changeait en artiste avec un semblant de micro, lui le décorateur, le sportif, qui animait nos rencontres, nos anniversaires, les eucharisties, lui qui, avançant rapidement, savait se faire l'ami de celui qui avançait moins vite. Ramón s'en est allé et nous a laissés, au milieu de tout cela, l'image d'un Dieu proche et miséricordieux.

Ramón a vécu une grande partie de son ministère dans des lieux très accablés par la violence : Medellín et Algeciras. Ce n'était pas un homme de grandes idées, ni de grands projets ; il était simplement la fraîche et vitale proximité d'un Dieu qui accompagne.

Avec le temps, Dieu continue de nous accompagner sur le chemin ; une petite communauté qui perd un 'frère'. La vie doit continuer, nous le savons bien, la vie de Ramón, la nôtre, dans la communion et l'espérance.

Un 2 janvier 1982, au Zaïre...

Marie-Lucie Geniteau ss.cc.



Le mois dernier je reçois une lettre de Rome, de Cristina et Radek, me demandant si j'accepterais de « *partager un peu sur l'événement de la mort de nos sœurs Maria et Rosa à Kinshasa en 1982, et comment, à partir de cette expérience si douloureuse les communautés se réorganisèrent pour continuer une présence en Afrique* ». Au reçu de ce message, ma première réaction fut de répondre que je me sentais trop démunie et incapable d'être ...réaliste...objective... face à un événement à la fois si douloureux et si porteur de la présence aimante de Dieu. Comment en parler sans défigurer le vécu de ceux et celles qui ont partagé ces heures tragiques à Kinshasa d'abord, en Espagne, à Rome et dans la Congrégation... ? Et puis, j'ai répondu « oui », tout simplement.

Si j'ai bien compris le pourquoi de la demande qui m'est faite, il n'y est pas question de relater les détails de cet accident, mais de le resituer dans l'histoire des sœurs et frères des Sacrés Cœurs en Afrique en 1982.

Dans la revue INFO SSCC des frères du Généralat à Rome, n° 14 de février 1982, on peut lire ceci : « *Rosa Martin (45 ans) et Maria Solar (34 ans) deux de nos sœurs espagnoles au Zaïre, ont été tuées dans un accident de la route, le 2 janvier 1982, à 300 km au sud-ouest de Kinshasa, 50 km avant Matadi. La conductrice de l'auto Mercedes Paramo ssc, fut blessée à la tête et s'est rompu un bras ; une 4e sœur Pilar Sanchez ssc, et un Frère (belge) de Scheut en étaient quittes pour la peur. La jeep avait manqué un virage et s'était culbutée* ».

Et la revue « Entre nous » des sœurs ajoute : « *...Sœur Rosa fut inhumée à Kinshasa à la demande de sa mère : celle-ci voulut respecter le désir de sa fille de demeurer pour toujours au milieu de ce peuple africain à qui elle a donné sa vie. Le corps de Sr Maria fut ramenée en Espagne, selon le désir de ses parents...* ».

Quelle était la situation de nos sœurs et de nos frères SS.CC. en ces premiers jours de l'année 1982 ? Deux communautés de sœurs étaient implantées à Kinshasa-Est, quartier très populaire et pauvre de la capitale : une communauté de quatre sœurs espagnoles dépendant de la province d'Espagne, et une communauté de quatre sœurs (deux belges et deux françaises) dépendant de la province de Belgique. Pour bien comprendre la situation il est bon de rappeler qu'après le Concile Vatican II, les provinces ont cherché à implanter des missions à l'étranger sans qu'il y ait de concertation les unes avec les autres. Chaque Province souhaitait « sa » mission. Et si deux françaises se trouvaient dans une communauté belge c'était à la suite d'une demande pressante de Belgique, cette province ne voyant pas comment poursuivre seule à Kinshasa. Les relations entre les deux communautés étaient « de bon voisinage » sans plus, avec des rencontres fraternelles, mais pas de projet commun, de réflexion commune sur la mission.

La première fondation des frères (1966) avait précédé de quelques années celle des sœurs. Les Pères espagnols étaient au nombre de huit, et les Pères polonais (remplaçant les

Pères belges) trois puis deux. Ils avaient la responsabilité de plusieurs paroisses. La collaboration était importante entre frères et sœurs SS.CC., en particulier dans le domaine de la pastorale.

Dans ce diocèse, le Cardinal Malula n'acceptait pas que les congrégations internationales accueillent des jeunes autochtones. Les Congrégations qui souhaitaient contourner cette interdiction implantaient leurs maisons de formation dans des diocèses voisins où elles avaient déjà des communautés et où la liberté d'accueillir des vocations n'était pas entravée.

Pour nous tous, frères et sœurs, la mission principale était d'être « au service de l'église locale et de la population ». Cependant la demande de nous ouvrir à des vocations éventuelles et de chercher les exigences que cela entraînerait nous venait à la fois de Rome et de jeunes zaïrois (attirés en particulier par la figure du Père Damien).

Le 1^{er} janvier 1982, tous, sœurs et frères SS.CC. de Kinshasa se retrouvent pour des échanges de vœux, des partages fraternels. Rosa, Maria, Mercedes et Pilar, de la communauté Mama wa Boboto (Notre Dame de Paix) font part de leur joie de partir six jours au bord de la mer pour un temps de repos bien mérité... « Après cela, dit l'une d'elles, nous aurons de la force pour aborder les multiples problèmes qui se posent... »

2 janvier : 4 heures du matin... c'est le départ dans la joie et les chants... Et dans l'après-midi, la soirée, la nouvelle tombe : un grave accident est arrivé sur la route de Matadi (surnommé par les zaïrois : la route de la mort, à cause des multiples accidents qui se produisent). Dans la communauté belge de Sainte Thérèse, c'est par les Jésuites que nous apprenons l'accident. Nous sommes seulement deux dans la communauté à ce moment-là : Sœur Cécile et moi. Et nous nous retrouvons à la paroisse Sainte Famille autour de nos frères, n'ayant encore que des bribes de nouvelles... Le Père Sama, parti en voiture vers les lieux de l'accident, puis de l'hôpital où les sœurs ont été recueillies confirme la nouvelle : Maria et Rosa sont décédées. Mercedes et Pilar, blessées et traumatisées... Pendant ce temps Alvaro de Luxan essaie désespérément d'entrer en contact avec la Congrégation... Internet ni les autres moyens de communication actuels n'existent... Carlos Barahona finira par trouver un petit avion qui ramènera avec lui les deux sœurs blessées. Je me souviens de cette nuit passée ensemble, sœurs et frères, à attendre, autour de la grande table de la salle à manger de Ste Famille, tous accablés, sans parole, impuissants...

Sœur Maria Pia Lafont, alors Provinciale d'Espagne accomplit cet exploit d'arriver moins de 48h après l'accident. Elle vient accompagnée de Sœur Isabel Garrido. Que faire ? Mercedes et Pilar sont rapatriées en Espagne. Alors, faut-il « fermer la communauté » ? il semble qu'il n'y ait pas d'autre solution... Quel avenir, il n'y a plus de communauté : deux sœurs décédées, et les deux autres rapatriées ? Mais, non ! Il ne faut pas décider tout de suite. La communauté de Sainte Thérèse va se « couper en deux », l'une des sœurs va rester à Mama wa Boboto avec Sr Isabel en attendant que des décisions soient prises. Non, ne rien décider maintenant...

Pour moi, dans ces jours, que dire sinon que « Le Seigneur nous a conduits comme par la main » ?... La nuit du 2 au 3 janvier fut un temps de « samedi-saint », de mystère pascal... mais rarement je n'ai éprouvé comme les jours qui ont suivi la réalité de la présence d'un Dieu Amour, d'un Dieu Père, et puis au fil des jours et des mois qui ont suivi la certitude de la présence du Ressuscité parmi nous, mystère pascal...

Ainsi, dans les semaines qui ont suivi, je suis restée à Mama Boboto avec Isabel puis Concha venue un peu plus tard d'Espagne. Et les mois suivants, des sœurs sont arrivées

d'Espagne, et les deux communautés - belges et espagnoles - ont commencé un beau travail en collaboration : projet, décisions... se prenaient ensemble, que l'on soit espagnole, belge ou française. . .

A Sainte Thérèse, la paroisse est passée aux abbés zaïrois, et nous sommes parties avec les sœurs espagnoles. Et les recherches d'avenir se sont ensuite discutées ensemble, il en a été de même lorsque nous avons commencé la réflexion sur l'accueil des vocations, le projet communautaire, etc. Nos assemblées ont été communes avec les frères... Une vraie famille « sacrés Cœurs » comme le souhaitaient nos Fondateurs. Ce fut le début d'une nouvelle étape pleine de promesses.

Avant de terminer, je voudrais transcrire ici un extrait de ce que Maria Pia m'a écrit lorsque je lui ai parlé de cet article, lui demandant ce qu'elle porte encore aujourd'hui dans son cœur, ayant vécu cet événement comme sœur et comme provinciale d'Espagne :

« J'ai fait silence et moi-même et me suis questionnée sur ce que j'ai dans le cœur et quels sont mes sentiments en revivant ce qui est arrivé il y a 25 ans dans notre chère mission d'Afrique, à Kinshasa :

Le terrible accident de nos sœurs, avec la mort de Maria et Rosa, fut un mystère de douleur et d'interrogations dans la Province d'Espagne, mais comme toujours, la présence du Seigneur, fortifiant notre espérance par son amour, nous a conduit à une lecture dans la foi de ce qui est arrivé.

Par la grâce de Dieu, le fruit de tant de souffrance s'est manifesté d'une manière spéciale :

- *dans l'Unité-Communion de la famille Sacrés Cœurs à Kinshasa. Les gestes fraternels, généreux et dévoués des frères (Province d'Espagne) et des sœurs (Provinces de Belgique et de France) qui ont décidé de maintenir, avec beaucoup d'effort, notre maison ouverte et de cette manière de laisser du temps pour la guérison des sœurs blessées et la venue de nouvelles sœurs.*
- *Le solidarité de la Province et la disponibilité des sœurs, décidées à laisser tout en s'offrant pour la mission en Afrique*
- *L'intérêt et la préoccupation de la Congrégation, sa prière ardente pour les sœurs et pour la continuité de la communauté sur le continent africain*

C'est une semence enfouie dans l'Amour et que Seigneur Lui-même a fait croître et mûrir dans nos vocations africaines, car nous pouvons dire que notre Congrégation est déjà africain : le rêve de nos sœurs et le cadeau de Dieu ! »

Et je termine par cette parole d'Olivier Clément qui résume bien, me semble-t-il, ce que j'ai tenté de partager dans ces quelques lignes: « ... ne nous faut-il pas avoir approfondi le mystère pascal, c'est-à-dire découvert qu'au fond de nous... il transforme l'angoisse en confiance, la mémoire de la mort en mémoire de la résurrection ».

Père Bolesław Wartałowicz

victime de la Seconde Guerre Mondiale

Radosław Zięzio ss.cc.



Personne ne connaît les événements qui nous sont assignés par la providence de Dieu. Par l'histoire de nos sœurs et frères, nous pouvons découvrir comment Dieu se sert des personnes et de l'histoire du monde pour accomplir son plan de salut.

Les débuts de la Congrégation en terre polonaise sont liés à la vie et la vocation de Bolesław Wartałowicz, le premier SSCC. Dans la perspective de l'histoire, il est le paradigme d'un magnifique instrument de la volonté de Dieu.

Né en 1902, dans la Pologne, divisée entre la Russie, l'Autriche et l'Allemagne. Sa maison familiale se trouve à peu de distance au Nord-Ouest de Varsovie. A son baptême, il reçut le nom d'Alexandre. Il n'avait que 16 ans, lorsque la Pologne retrouva sa place sur la carte de l'Europe, mais peu de temps après éclata la première guerre mondiale.

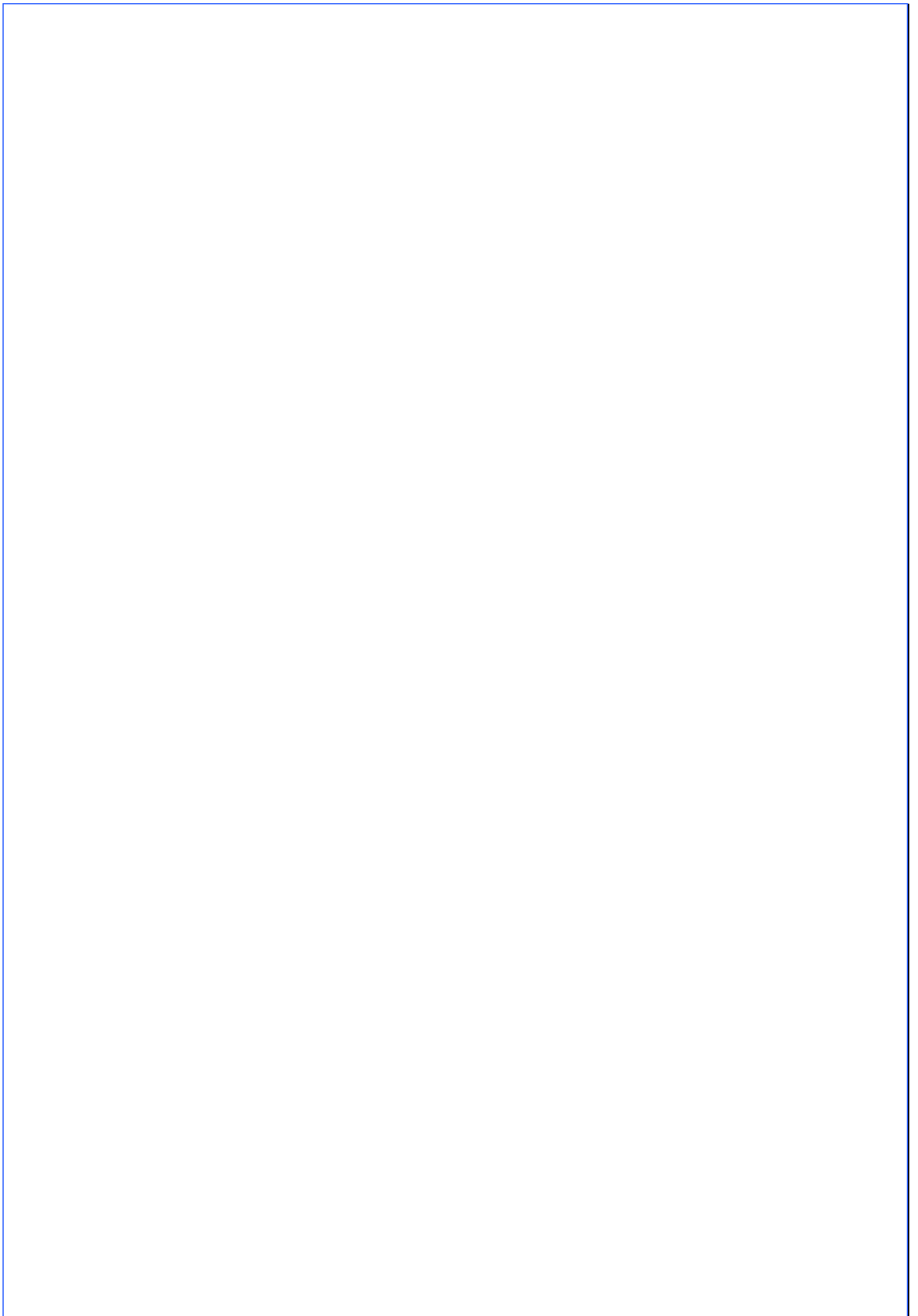
Le jeune Alexandre termina ses études secondaires à Varsovie, et il entra à l'université pour étudier la littérature polonaise. Au même moment, il avait une inquiétude intérieure et cherchait son chemin vers Dieu. Il ne se sentait pas attiré par les charismes de congrégations déjà bien connues en Pologne. Il trouva un livre du Père Mateo « Jésus, Roi d'amour ». A partir de ce moment-là, il eut la certitude de ce que l'on attendait de lui. Il ne lui manquait qu'un semestre pour terminer, mais il ne voulut pas attendre ; sans plus douter ni attendre, il alla à Braine-le-Comte en Belgique, pour rencontrer l'auteur du livre. Dans son cœur, il avait déjà décidé d'entrer dans la Congrégation. Le Supérieur Général l'envoya au noviciat à Montgeron, dans les environs de Paris, et ensuite à Châteaudun (France) pour les études de théologie.

Il fut ordonné prêtre en 1931. Il revint dans sa paroisse natale pour célébrer sa première messe. Chaque fois qu'il allait en Pologne, il en profitait pour rechercher et recruter des candidats. Plusieurs séminaristes se présentèrent, ainsi qu'une poignée d'enfants de l'école primaire. Son idée ayant l'appui du Père Général Flavien Prat, son projet fut approuvé. La formation religieuse des premiers candidats polonais se fit en France, avec l'idée que, plus tard, ils reviendraient en Pologne pour implanter la Congrégation également dans leur pays.

Le Père Bolesław travailla lui-même comme missionnaire auprès des polonais dans la banlieue parisienne à partir de 1931, tout en vivant à Montgeron. En 1939, comme en d'autres occasions, il prit des vacances en Pologne. Mais le 1^{er} septembre de cette année-là, les allemands attaquèrent la Pologne, et commença la seconde guerre mondiale. Le P. Bolesław n'en fut pas surpris, mais il se rendit compte, alors, qu'il ne pourrait plus revenir en France et qu'il devrait rester en Pologne. Comme prêtre et grand patriote, avec beaucoup de zèle, il se

dévoua dans le ministère pastoral, remplaçant les prêtres emprisonnés. Il n'avait rien. Il parlait bien l'allemand ; ce qui l'a aidé à être utile en bien des situations. L'église et les prêtres ne rencontraient pas beaucoup de sympathie parmi les nazis ; tous étaient surveillés et persécutés. Le P. Bolesław menait une vie de sans domicile fixe, mais pleine de service auprès des gens exténués par l'occupation ; aux traits de son visage, on voyait qu'il avait beaucoup maigri. La Gestapo le surveillait de près. Il fut arrêté à l'automne 1942. Sa famille, surtout sa courageuse belle-soeur, fit l'impossible pour le sortir de cette situation. Ils soudoyèrent les gardes, envoyèrent des habits propres et chauds ; les chemises qu'ils reçurent en échange étaient moisies et pleines de sang séché. Après cinq mois de prison et de torture, il mourut le 14 février 1943 à Nowy Dwór Mazowiecki.

Le P. Ładysław Dudzikowski, neveu du P. Bolesław, était en France à cette époque, pour faire sa formation. Quelques années plus tard, il parla d'un rêve qui correspond à ces derniers moments de la vie du P. Bolesław : « *Un jour, j'ai fait un rêve si extraordinaire et fort que je ne puis l'oublier : J'ai vu le P. Bolesław avec une chemise pleine de sang dans une cabine de douche. Il me regardait, en levant les yeux et les mains... C'était évident pour moi qu'il était dans une baraque ; j'ai vu aussi, çà et là, des soldats allemands* ». Quelques temps après, est arrivé de Pologne un courrier nous informant de la mort du P. Bolesław Wartalowicz.



N. 16, 2008

Publié sur le site web SS.CC.: www.sscpicpus.com

Maison Générale des Frères SS.CC.

Via Rivarone, 85

00166 Rome, Italie

Tel. + 39 - 06 66 17 931

Fax + 39 - 06 66 17 9355

Email : secgen@sscpicpus.com

Email : comunicazione@sscpicpus.com

Maison Générale des Sœurs

Via Aurelia, 145

00165 Rome, Italie

Tel. + 39 - 06 63 81 140

Fax + 39 - 06 63 81 013

Email : secgen.ssc@interbusiness.it

Email : secgen2.ssc@interbusiness.it